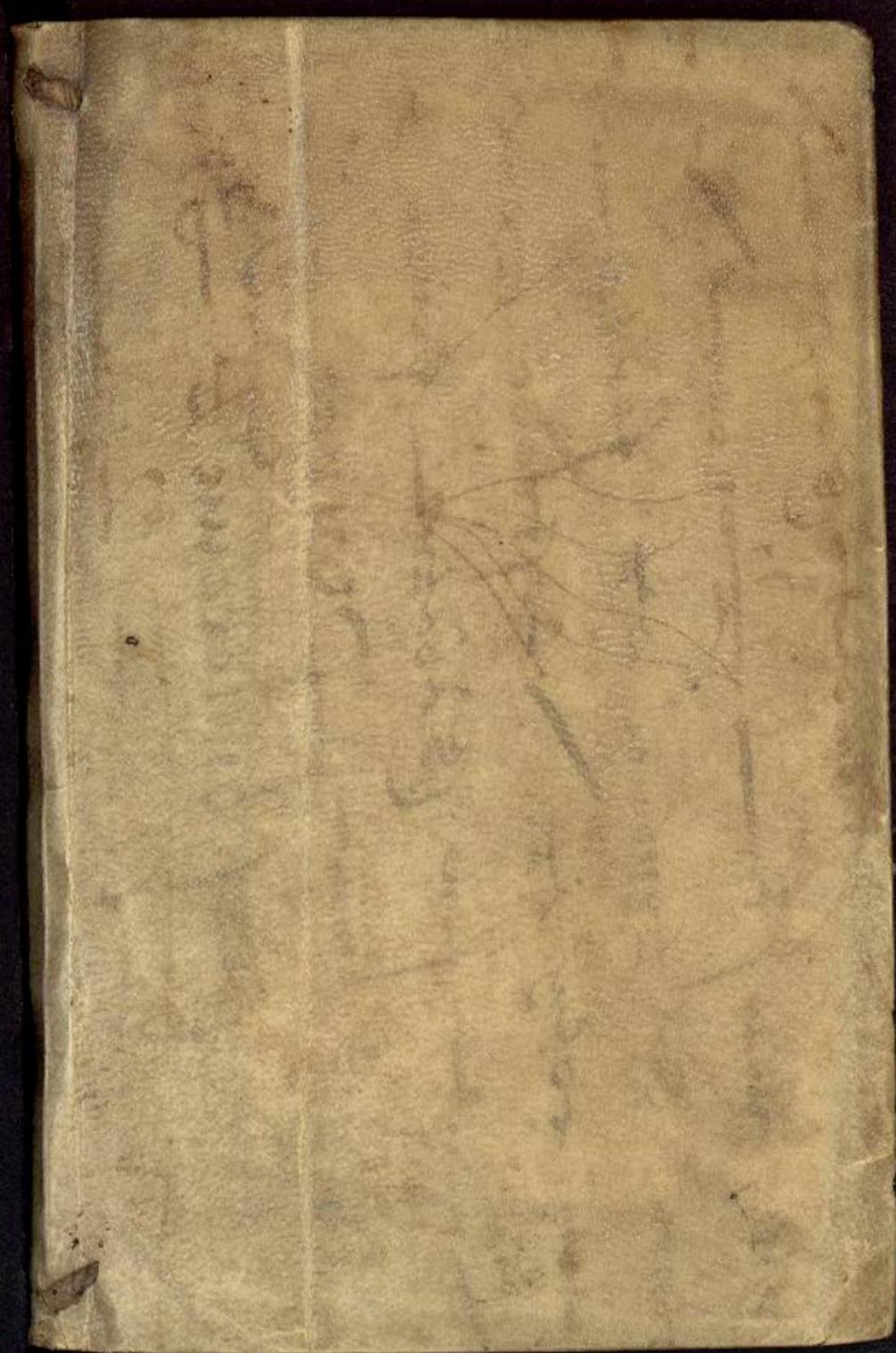




275







Ex libris yab. Be. jonhon
indiciis

1 le baron de la crasse

2 le zig zag.

3 St eustache

4 le marquis ridicule

5 la dorise.

6 les visionnaires

7. les mescontants

2210171 Gabriel de Vergontoux

LES *Resp. P. XVII*

VISONNAIRES, *28315*

COMEDIE.



A TOLOSE.

Chez ARNAVD COLOMIEZ Imp. du Roy.
 Et
 IEAN BROCOVR, Ruë de la Porterie.

MDC. LII.



LES
VISONNAIRES
COMPLAIS



N. L. L. L.
Chez ANNAUD, Cour de la Roye,
R.
JEAN BROCCOY, Rue de la Poissonnerie.



MDC. LIII.

LES VISIONNAIRES.

ARGUMENT DES

PERSONNAGES.

DAns cette Comedie, sont representez plusieurs Esprits Chimeriques sous les noms de huit personnages lesquels sont atteints chacun de quelque folie particuliere, mais c'est seulement de celles que nous voyons iournellement parmy le monde de ce temps.

ARTABAZE. Est un Capitan qui veut estre estime vaillant, & n'est qu'un poltron lequel craint la fureur d'un Poete, & croit que les paroles Poëtiques sont Magiques.

ALMIDOR. Est un Poete Bizarre lequel par la lecture des Poëtes s'est formé un stile si extravagant qu'il croit que plus il se relève en mots composéz, & en hiperboles, plus il atteint la perfection de la Poësie, desquels il faict mesmes des mots à sa mode.

FILIDAN. Est un de ceux qui aiment la lecture des vers sans les entendre qui font passer des galimatias pour des belles sentences, enfin de ceux qui sont amoureux en Idée, sans sçavoir de qui, & qui se persuadent estre extrememens passionés sans avoir veu ce qu'ils aiment.

PHALANTE. Est un riche Imaginaire de ceux desquels il y en a quantité par le monde, & de qui la folie ne paroist qu'au cinquiesme Acte, par se qu'il parle serieusement dans toutes les autres.

MELISE. Amante D'alexandre, represente ses filles qui par la lecture des Romans ce rendent amoureuse des Heros, & mesprisent ceux qui les courtisent.

HESPERIE. 2. Fille croit estre aymée de tous ceux qui la regardent.

SESTIANE. Troisieime fille est de celles qui ayment la Commedie, qui en parlent suivant leur iugement croyant y estre fort sçauantes, & qui pourtant ny entendent rien du tout.

ALCIDON. Pere de ces 3. Filles n'est guere plus sage qu'elles car il est de l'humeur de ses Peres qui ont plusieurs filles à marier, & qui croyent que tous ceux qui ce presentent pour les demander en mariages sont tels qu'il fault, & ainsi les acceptant tous, il seembarrasse de telle façon qu'il ne scait que faire.

LYSANDRE. Parrant d'Alcidon qui est le seul raisonnable entre tous ses personages fait tant qu'il desbrouille ce bon hōme à la fin de cette piece dans laquelle toutes ses folie differentes ne font ensemble qu'un suiect, qui est l'embarassment de ce pauvre Pere, qui luy est causé par tous les Gendres qu'il à acceptez, le reste n'est que des extrauagances que ces visionnaires font ce meslant ensemble, pour faire mieux paroistres leurs folies les uns par les autres.



LES

VISIONNAIRES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARTABAZE.

IE suis l'amour du Ciel & l'effroy de la Terre,
 L'ennemy de la paix, le foudre de la guerre ?
 Des Dames le desir, des maris la terreur,
 Et je traine avec moy le carnage & l'horreur.
 Le Dieu Mars m'engendra d'une fiere Amazone,
 Et ie succay le lait d'une affreuse Lyonne,
 On parle des travaux d'Hercule encore enfant,
 Qu'il fust de deux serpens au berceau triomphant,
 Mais me fut-il egal puisque par un caprice,
 Estant las de tetter i'estranglay ma nourrice,
 Ma Mere qui trouua cet acte sans raison,
 Desirant me punir, me prit en trahison,
 Mais ayant en horreur les actions poltrones,

† LES VISIONNAIRES,

*L'exterminay dès lors toutes les Amasones.
Mon pere à cet exploit se voulut opposer,
Et parant quelque coups pensoit me maistriser;
Mais craignât mava leur aux Dieux mesmes funeste,
Il alla se sauuer dans la voute celeste.
Le Soleil qui void tout, voyant que sans effort,
Le dompterois le Ciel, entreprend nostre accort;
De Mars en ma faueur la puissance il resserre,
Et le faict Mars du Ciel, moy celuy de la terre.
Lors pour recompenser ce iuste iugement,
Voyant que le Soleil couroit incessamment,
L'arrestay pour iamais sa course vagabonde,
Et le voulus placer dans le centre du monde,
L'ordonay qu'en repos il nous donnast le iour,
Que la Terre & les Cieux roulassent à l'entour?
Et c'est par mon pouuoir, & par cette auanture,
Qu'en nos iours s'est changé l'ordre de la Nature.
Ma seule authorité donna ce mouuement,
A l'immobile corps du plus lourd element?
De la vient le suiet de ces grands dialogues,
Et des nouveaux aduis des plus fins Astrologues.
I'ay faict depuis ce temps mille combats diuers,
Et i'aurois de mortels depeuplé l'uniuers,
Mais voyant qu'à me plaire vn sexe s'euertuë,
J'en refais par pitié tout autant que i'en tuë.
Où sont-ils à present tous ces grands Conquerans?
Ces fleaux du genre humain? ces illustres Tyrans?
Un Hercule, vn Achille, vn Allexandre, vn Cyre,
Tous ceux qui des Romains augmenterēt l'Empire,
Qui firent par le fer tant de monde perir?
C'est ma seule valeur qui les a faict mourir.
Où sont les larges murs de cette Babylone,
Ninie, Athene, Argos, Thebe, Lacedemone,
Carthage la fameuse, & le grand Illion*

Et i'en pourrois nombrer encore un million ?
 Ces superbes citez sont en poudre reduites ,
 Teles pris par assaut , puis ie les ay destruites .
 Mais ie ne voy rien plus qui m'ose resister ,
 Nul guerrier à mes yeux ne s'ose presenter .
 Quoy donc , ie suis oisif ? & ie serois si lasche
 Que mon bras peust auoir tant soit peu de relasche
 O Dieux ! faites sortir d'un antre tenebreux
 Quelque horrible Geât, ou quelque môstre affreux ?
 S'il faut que ma valeur mâque un iour de matiere,
 Ie vay faire du monde un vaste cimetièrè .

SCENE II.

AMIDOR ARTABAZE.

AMIDOR.

IE fors des antres noirs du mont Parnassien,
 Où le fils poil-doré du grand Saturnien
 Dans l'esprit forge-vers plante le Dithyrambe,
 L'Epode, l'Antistrophe, & le tragique Iambe.

ARTABAZE.

Quel prodige est-ce cy, ie suis saisi d'horreur.

AMIDOR.

Prophane, esloigne-toy, i'entre dans ma fureur.
 Iach, Iach, Euoé.

ARTABAZE.

La rage le possède;
 Contre les furieux la fuite est le remede.

SCENE III.

AMIDOR.

*Que de descriptions montent en mon cerveau,
 Ainsi que les vapeurs d'un fumeux vin nouveau
 Sus donc, representons une feste Bacchique,
 Un orage, un beau temps, par un vers heroique,
 Plein de mots empoullez, d'Epithettes puissans,
 Et sur tout évitons les termes languissans.
 Desja de toutes parts i'entremoy les brigades
 De ces Dieux Chevrepieds, & des folles Menades,
 Qui s'en vont celebrer le mystere Orgien
 En l'honneur immortel du pere Bromien,
 Je voy ce Cuisse né, suivy du bon Silene,
 Que du gosier exhale une vineuse haleine,
 Et son asne fuyant parmy les Mimallons,
 Qui le bras enthyrsé courent par les vallons.
 Mais où va cette troupe ? elle s'est égaree
 Aux solitaires bords du floflottant Nerée.
 Rien ne me paroist plus que rochers caavernéux.
 J'entends de loin le bruit d'un vent tourbillonnéux.
 Sacrez hostes des Cieux, qu'elle horrible tempeste,
 Quel voile tenebreux excourtine ma teste,
 Eole a deschainé ses vistes postillons,
 Qui galloppent desja les humides sillons.
 Le Ciel porte flâbeaux, d'un noir mâteau se couvre,
 Je ne voy qu'un esclair qui le perce & l'entr'ouvre.
 Quels feux virevoltans nous redonnent le iour ?
 Mais la nuit aussi tost rembrunit ce seiour.
 Ce tonnerre orageux qui menace & qui gronde,*

*Ebranlera bien tost la machine du monde.
 Quel éclat, quel fracas, confond les elemens ?
 Iupin de l'univers frappe les fondemens ?
 Ce coup iusqu'à Tenare à fait vne ouuerture,
 Et sera pour le moins avorter la nature.*

SCENE IV.

FILIDAN, AMIDOR.

FILIDAN.

VOICY ce cher amy, cet esprit merueilleux.

AMIDOR.

*Mettons nous à l'abry d'un rocher sourcilleux,
 Euitons la tempeste.*

FILIDAN.

*Ab ! sans doute il compose,
 Ou parle à quelque Dieu de la Metamorphose.*

AMIDOR.

*Je voy l'adorateur de tous mes nobles vers ;
 Mais dont les iugemens sont tousiours de trauers
 Tout ce qu'il n'entend pas aussi tost il l'admire.
 Je m'en voy lespronuer, car i'en veux un peu rire.
 Suiuons, L'orage cesse, & tout l'air s'esclaircit,
 Des vents brise-vaisseaux l'haleine s'adoucit.
 Le calme qui reuiet aux ondes marinieres,
 Chasse le passe effroy des faces nautonnieres ?
 Le nuage s'ensuit, le Ciel se fait plus pur,
 Et ioyeux se reueist de sa robe d'azur.*

FILIDAN.

Oseroit-on sans crime, au moins sans mille excuses,

8 LES VISIONAIRES,

Vous faire abandonner l'entretien de vos Muses?

A M I D O R.

*Filidan, laisse-moy dans ces diuins transports
Descrive la beauté que j'aperceus alors.
Je m'en vay l'attrapper. Vne beauté celeste
A mes yeux estonnez soudain se manifeste?
Tant de rares thresors en un corps assemblez,
Me rendirent sans voix, mes sens furent troublez,
De mille traits perçans ie ressentis la touche,
Le coral de ses yeux, & l'asur de sa bouche,
L'or bruny de son teint, l'argent de ses cheueux,
L'ebene de ses dents digne de mille vœux,
Ses regards sans arrest, sans nulles estincelles,
Ses beaux tetins languets cachez sous ses aisselles,
Ses bras grands & menus ainsi que des fuseaux,
Ses deux cuisses sans chair, ou plustost deux roseaux,
La grandeur de ses pieds, & sa petite taille,
Liurerent à mon cœur vne horrible bataille.*

F I L I D A N.

*Ab Dieux! qu'elle estoit belle! Oroy des beaux esprits
Vis-tu tant de beautez? Ah! que j'en suis épris.
Dy moy ce qu'elle fit? & contante mon ame
Qui sent desia pour elle vne secrette flame.*

A M I D O R.

*Inuentons un discours qui n'aura point de sens.
Elle me dit Ces mots pleins de charmes puissans,
Fauory d'Apollon, dont la veine extatique,
Anime les ressorts d'une ame frenetique,
Et par des visions produit mille plaisirs
Qui charment la vigueur de plus nobles desirs,
Apprens à reuerer par un fatal augure
De ma pudicité l'adorable figure.*

F I L I D A N.

O merueilleux discours! ô mots sentencieux!

Capables d'arrester les plus audacieux.
 Dieux! qu'en toutes facons cette belle est charmante;
 Et que ie sens pour elle une ardeur vehemente.
 Amy, que te dit-elle encore outre cela ;

AMIDOR.

Elle me dit Adieu , puis elle s'en alla.

FILIDAN.

I'adore en mon esprit cette beauté diuine,
 Qui sans doute du Ciel tire son origine.
 Ie me meurs , Amidor , du desir de la voir.
 Quand auray-je cet heur ?

AMIDOR.

Peut estre sur le soir.

Quand la brunette nuit déueloppant ses voiles ,
 Conduira par le Ciel le grand bal des estoiles.

FILIDAN.

O merueilleux effect de ses rares beautez,
 Incomparable amas de nobles qualitez !
 Desia de liberté mon ame est depourueë ,
 Le recit m'a blessé , ie mourray de sa veuë.
 Prepare-toy , mon cœur , à mille maux diuers.

AMIDOR.

Adieu , sur ce sujet ie vay faire des vers.

FILIDAN.

Que tu m'obligeras , Amidor , ie t'en prie ,
 Tandis pour soulager l'excès de ma furie ,
 Ie m'en vais soupirer l'ardeur de mon amour ,
 Et toucher de pitié tous ces lieux d'alentour.

SCENE V.

FILIDAN.

O DIEUX! qu'une beauté parfaitement descrite,
 De desirs amoureux en nos ames excite!
 Et que la Poësie a des charmes puissans
 Pour gagner nos esprits & captiuer nos sens.
 Par un ordre pompeux de paroles plaisantes,
 Elle rend à nos yeux les choses si presentes,
 Que l'on pense en effet les cōnoistre & les voir,
 Et le cœur le plus dur s'en pourroit émouuoir.
 C'est chose estrange aussi d'esprouuer que mon ame
 Soit iusques à ce poinct susceptible de flame;
 Et que le seul recit d'une extrême beauté
 Puisse rendre à l'instant mon esprit arresté.
 Mais quoy? tous les matins ie me taste & m'essaye,
 Et crois sentir au cœur quelque amoureuse playe,
 Sans scauoir toutesfois qui caue ce tourment:
 Si bien que quand ie sors, ie m'enflamme aisémēt,
 La premiere beauté qu'en chemin ie rencontre,
 Qui de quelques atraits me uient faire la montre,
 D'un seul de ses regards me rend outrepercé,
 Et faiēt bien tost mourir un cœur desia blessé.
 Mesme, si ie n'en voy comme ie les desire,
 Qu'un amy seulement s'approche pour me dire,
 Ie viens de voir des yeux, ah! c'est pour en mourir:
 Aussi-tost ie me meus, ie ne fay que courir,
 Ie voy de toutes parts pour offrir ma franchise
 A ces yeux incognus dont mon ame est éprise.
 Mais iamais nul recit ne m'a si fort touché:

l'estois à son discours par l'oreille attaché ;
 Et mon ame aussi-tost d'un doux charme enyurée,
 S'est à tant de beutez innocemment livrée ,
 O merueilleux tableau de mille doux attraits
 Qu'une Muse en mon cœur a doucemēt pourtraits!
 Ouvrage sans pareil , agreable peinture
 Du plus beau des objets qu'ait produit la nature:
 Adorable copie , & dont l'original
 N'est que d'or & d'azur , d'ebene & de corail ,
 Et tant d'autre thresor que mon ame confuse
 Admiroit au recit de cette docte Muse ,
 Dieux ! que ie vous cherais ! & que pour vous aimer
 Je sens de feux plaisans qui me vont consumer !
 Mais , aimable beauté que j'adore en idée ,
 Par qui ma liberté se trouue possedée ,
 Quel bien heureux endroit de la terre ou des Cieux
 Jouit du bel aspect de vos aimables yeux ?
 Aux traits de la pitié soyez un peu sensible :
 Soulagez vostre amant , & vous rendez visible ;
 Beauté , ie vay mourir si ie tarde à vous voir.
 Quel moien dās mon mal d'attandre iusqu'au soir ?
 Je n'en puis plus Beauté dont ie porte limage ,
 Mon desir violont se va tourner en rage:
 Je pafme , ie meurs , O celeste beauté ,
 En quel excez de maux m'as-tu precipité ?

SCENE VI.

HESPERIE FILIDAN.

HESPERIE.

CET amants'est pasmé des l'heure qu'il m'aveuë;
 De quels traits, ma beauté, le Ciel t'a t'il pour-
 En sortant du logis, ie ne puis faire un pas (ueuë?
 Que mes yeux aussi tost ne causent un trespas.
 Pour moy ie ne sçay plus quel conseil ie dois suivre:
 Le monde va perir si l'on me laisse viure.
 Dieux! que ie suis à craindre? est-il rië sous les Cieux
 Au genre des humains plus fatal que mes yeux ;
 Quand ie fus mise au iour, la Nature peu fine
 Pensant faire un chef d'œuvre auançoit sa ruine.
 On conteroit plustost les fueilles des forests,
 Les sablons de la mer, les espics de Cerès,
 Les fleurs dont au Printemps la terre se couronne,
 Les glaçons de l'Hyuer, les raisins de l'Automne,
 Et les feux qui des nuicts assistent le flambeau,
 Que le nombre d'amans que i'ay mis au tombeau.
 Celuy-cy va mourir luy, rendray-ie la vie ?
 Ie le puis d'un seul mot la pitié m'y conuie.

FILIDAN.

Bel azur, beau coral, aimables qualitez,

HESPERIE.

Il n'est pas mort encore il resue à mes beautez,
 Le dois-ie secourir ? i'en ay la fantaisie.
 Mais ceux qui me verroient, mourroient de jalousie,
 Que mon sort est cruel! ie ne foy que du mal ;

Et ne puis faire un bien sans tuer un riuai,
Je ne puis ouvrir l'œil sans faire une blessure,
Ny faire un pas sans voir une ame à la torture.
Si fuyant ces malheurs ie rentre en la maison,
Ceux qui seruent chez nous tombent en pamoison,
Ils cedent aux rigeurs d'une flame contrainte,
Et tremblent deuant moy de respect & de crainte,
Ils ne scauroient me voir sinon en m'adorant,
Ny me dire un seul mot sinon en soupirant.
Ils baissent aussi-tost leur amoureuse bouche
Pour donner un baiser aux choses que ie touche.
Toutesfois ma beauté les sçait si bien raur,
Qu'ils s'estiment des Roys dans l'heur de me seruir
A table ie redoute un breuuage de charmes;
Où qu'un d'eux ne me donne à boire de ses larmes.
Je crains que quelqu'amant n'ait auant son trespas,
Ordonné que son cœur seruit à mes repas.
Souuent sur ce penser en mangeant ie frissonne:
Croyant qu'on le déguise, & qu'on me l'assaisine,
Pour mettre dans mon sein par ce trait deceuant,
Au moins apres la mort ce qu'il ne pût viuant
Les amans sont bien fins au plus fort de leur rage,
Et sont ingenieux mesmes à leur dommage.
On dresse pour m'auoir cent pieges tous les iours.
Mon pere aussi me veille, & craint tous ces amours.
Glorieux de m'auoir, aux Dieux il se compare,
Et quelquesfois raur d'un miracle si rare,
Doute s'il me fit naistre, ou si ie vins des Cieux.
Dans la maison sans cesse on a sur moy les yeux,
Luy plein d'estonnement, mes sœurs pleines d'enuie,
Les autres pleins d'amour, belle, mais triste vie,
Vne beauté si grande est-elle à desirer;
Mais i'apperçoy mon pere il me faut retirer.

SCENE VII.

LYSANDRE , ALCIDON , FILIDAN.

L Y S A N D R E .

IL est vray qu'il est temps de penser à vos filles,
Elles sont toutes trois vertueuses, gentilles,
D'age à les marier, puis vous avez du bien;
Ne differez dont plus, la garde nen vaut rien,

A L C I D O N .

*Lysandre, ilest certain: mais pour choisir vn gendre,
Il s'en presente tant, qu'on ne sçait lequel prendre,
Puis ie suis d'une humeur que tout peut contanter.
Pas vn deux à mon gré ne se doit rejeter.*

*S'il est vieux, il rendra sa famille opulente,
S'il est ieune, ma fille en sera plus contente;
S'il est beau, ie dis lors, beauté n'a point de prix;
S'il a de la laideur, la nuit tous chats sont gris,
S'il est gay qu'il pourra rejoür ma viellesse;*

*Et s'il est serieux, qu'il a de la sagesse;
S'il est courtois sans doute il viét d'un noble sang;
S'il est presomptueux, il sçait tenir son rang,
S'il est entreprenant, c'est qu'il à du courage,
S'il se tient à couuert, il redoute l'orage;*

*S'il est prompt, on perd tout souuent pour différer,
S'il est lent, pour bien faire il faut considerer,*

*S'il reuerse les Dieux, ils luy seront prosperes?
S'il trompe pour gagner, il fera ses affaires,*

*Enfin quelque party qui s'ose presenter,
Tousiours ie trouue en luy dequoy me contenter.*

LYSANDRE.

Que sert donc, Alcidon, vne plus longue attente,
Sivous trouuez par tout quelqu'un qui vous cõtete?

ALCIDON.

Quand ie choisis vn gendre vn qui va suruenir,
Me plaist, & du premier m'oste le souuenir?
Si pour s'offrir à moy quelque troisieme arriue,
Ie trouue quelque chose en luy qui me captiue.

LYSANDRE.

Mais pour en bien iuger, & pour faire vn bon choix
Il faut dans la balance en mettre deux ou trois,
Ceux de qui le talent plus solide vous semble,
Les peser meurement, les comparer ensemble.

ALCIDON.

C'est ce que ie ne puis; que sert de le nier?
Ie conclus sans faillir tousiours pour le dernier.

LYSANDRE.

Vostre esprit est estrange.

FILIDAN.

Obiet de mon martyrs.

ALCIDON.

Diex! qu'est ce que i'entends?

LYSANDRE.

Quelque Amant qui soupire.

ALCIDON.

La prunelle mourante à peine void le iour.

FILIDAN.

Est-ce toy cher amy, pere de mon amour?

ALCIDON.

Sans doute il est epris de l'une de mes filles.

FILIDAN.

Merueille de nos iours, Astre, luisant qui brilles
Dans le Ciel des beautez, vien te monstres a moy
Regarde si ie manque on d'ardeur, on de foy:

16 LES VISIONNAIRES,

Fay toy voir à mes yeux, vien soulager ma peine,
 Que te sert d'affecter le tiltre d'inhumaine ?
 Pren pitié de mon mal, tu ne l'ignores pas,
 Les Dieux n'ignorent riē, du moins voy mō trespas:
 Doutes-tu de mes feux ? aprens-les de ma bouche.

ALCIDON.

Lysandre, en verité sa passion me touche.
 Son amour m'a randu tout saisi de pitié.
 Aussi n'est il rien tel qu'v'e belle amitié.

LYSANDRE.

Il est desja vaincu.

ALCIDON.

I'aymerois mieux v'n gendre
 Qui cherist sa moitié d'une amour aussi tendre,
 Qu'un qui possederait les plus riches thresors,
 Et toutes les beautez de l'esprit & du corps.
 Le sçauoir & les biens, sans la flamme amoureuse,
 Ne peuvent iamais rendre vne alliance heureuse.

FILIDAN.

Cessez mes chers amis, de flater mon malheur:
 Ou bien de quelque espoir soulagez ma douleur.

ALCIDON.

Consolez-vous, mon fils, ayez bonne esperance,
 Je veux recompenser cette rare constance,
 L'entreprends de guerir vos desirs enflammez,
 Vous aurez aujourd'huy celle que vous aimez.

FILIDAN.

Puis-je obtenir de vous le bon heur que j'espere,
 Ah ! ie vous nommeray mon salut & mon pere.

ALCIDON.

Croyez que dans ce soir ie vous rendray content.

LYSANDRE.

Quant v'n autre viendra vous en direz autant.

ALCIDON

ACTE PREMIER. 17

ALCIDON.

*Je veux dedans ce iour, sās prēdre un plus lōg terme,
Choisir ceux qu'il me faut, d'une volonté ferme.*

LYSANDRE.

C'est beaucoup pour un iour.

FILIDAN.

Me la ferez vous voir ?

ALCIDON.

Ouy, prenez bon courage. Adieu insqu'à ce soir.

FILIDAN.

*Que ce retardement pour voir ces diuins charmes,
Me doit couster encor de souspirs & de larmes.*



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

PHALANTE, MELISSE.

PHALANTE.

RIGOVREUSE *Melisse, à qui reservez vous
Ce cœur si plein d'orgueil, si rempli de courroux ?*

MELISSE.

Phalante à nul de ceux que l'on void sur la terre.

PHALANTE.

Voulez vous à l'Amour tousiours faire la guerre ?

MELISSE.

Non, mais quād ie verrois le plus beau des humains :

18 LES VISIONAIRES,

Il ne peut en m'aimant auoir que des desdains.

PHALANTE.

D'où vous vient cette humeur ?

MELISSE.

Je veux bien vous l'apprendre.

*Après ce que j'ay leu de ce grand Alexandre,
Ce Dieu de la valeur, vainqueur de l'univers,
Qui dans si peu de temps fit tât d'exploicts diuers.
Beau, courtois, liberal, adroit, sçauant & sage,
Qui trouua tout danger moindre que son courage,
Qui borna son Empire où commence le iour,
Je ne puis rien trouuer digne de mon amour.
C'est luy, dont le merite a captiné mon ame,
C'est luy pour qui ie sens vne amoureuse flame,
Et doit-on s'estonner si ce puissant vainqueur
Ayant dompté la terre, a sceu dompter mon cœur ?*

PHALANTE.

*Mais c'est vne chimere où vostre amour se fonde.
Car que vous sert d'aimer ce qui n'est plus au mode ?*

MELISSE.

Nommer vne chimere vn Heros indompté ?

O Dieu ! puis je souffrir cette temerité ?

PHALANTE.

*Melisse mon desir, n'entrez pas en colere,
Mais au moins dites moy, comment ce peut-il faire
D'aimer vn inconnu, que vous ne pouuez voir,
Et dont se peut l'idée à peine conceuoir ?*

MELISSE.

*Appeller inconnu, celuy de qui l'histoire
A descrit les beaux faicts tous rayonnans de gloire,
De qui la renommée épanduë en tous lieux
Couure toute la terre, & s'estëd insqu'aux Cieux ?
Ce manque de raison n'est pas comprehensible.*

ACTE SECON D.

19

PHALANTE.

Mais i'appelle inconnu ce qui n'est pas visible.

MELISSE.

Je le connois assez , ie le voy tous les iours ,
Je luy rends mes devoirs , & luy dis mes amours.

PHALANTE.

Quoy ? vous parlez à luy ?

MELISSE.

Je parle à son image ,

Qui garde tous les traits de son charmant visage.

PHALANTE.

Vne image à mon gré ne charme point les yeux.

MELISSE.

Toutes fois en image on adore les Dieux.

PHALANTE.

Où l'avez-vous trouuée ?

MELISSE.

Vn tome de Plutarque

M'a fourny le portraict de ce diuin monarque ,
Et pour le mieux cherir ie le porte en mon sein.

PHALANTE.

Quittez, belle, quittez, cet estrange dessein.

Ce vaillant Alexandre, agreable Melisse,

N'a plus aucun pouuoir de vous rendre service.

MELISSE.

Quoy ? pour mō seruiteur voudrois-je vn si grād Roy
De qui tout l'uniuers a reueré la loy ?

Phalante, il estoit né pour commander au monde.

PHALANTE.

Vous aimez d'une Amour qui n'a point de seconde.

Mais vous seriez bien mieux dechoisir vn amant

Qui pourroit en effect vous cherir constamment ;

Vn homme comme moy, dont l'extreme richesse

Pent de mille plaisirs combler vostre ieunesse.

20 LES VISIONNAIRES,
MELISSE.

*Pensez vous par ce charme abuser mes esprits ?
Quittez ce vain espoir, j'ay vos bien à mespris.
Oyez vous comparer quelque pauvre heritage,
Quelque chāp malheureux qui vous vint en partage,
Aux thresors infinis de ce grand Conquerant ?
Qui prodiguoit les biens du pays odorant,
De la Perse, & de l'Inde; & souuent à des Princes
Comme presens legers a donné des Prouinces ?*

PHALANTE.

Mais où sont ces tresors ? les auez-vous ici ?

MELISSE.

Comme il les mesprisoit, ie les mesprise aussi.

PHALANTE.

*Ie perds ici le temps ; elle est preoccupée,
Par cette folle amour dont sa teste est frappée.
Ie vay voir ses parens, ils me receueront mieux.
Mes grāds biens me rendrōt agreables à leurs yeux,
De la guerir sans eux ie n'ose l'entreprendre.
Adieu iusqu'au reuoir, l'Amante d'Alexandre.*

MELISSE.

*Adieu mortel chetif, qui t'oses comparer
A ce vaillant Heros que tu dois adorer ?*

SCENE II.

HESPERIE, MELISSE
HESPERIE.

M *A sœur, dites le vray, que vous disoit Phalätet*
MELISSE.
Il me parloit d'amour.

HESPERIE.

O la ruse excellente !

Donc il s'adresse à vous , n'osant pas m'aborder ;
Pour vous donner le soing de me persuader ?

MELISSE.

Ne flatez point, ma sœur, vostre esprit de la sorte
Phalante me parloit de l'amour qu'il me porte :
Que si ie veux fléchir mon cœur trop rigoureux,
Ses biens me pourront mettre en un estat heureux.
Mais quoy? iugez ma sœur, quel cōseil ie dois prēdre;
Et si ie puis l'aimer, aimant un Alexandre ?

HESPERIE.

Vous pensez m'abuser d'un entretien moqueur,
Pour prēdre mieux le tēps de le mettre en mō cœur.
Mais, ma sœur, croyez moy, n'ē prenez point la peine
En vain vous me direz que ie suis inhumaine :
Que ie dois par pitié soulager ses amours :
Cent fois le iour i'entends de semblables discours.
Ie suis de mille amans sans cesse importunée ;
Et croy qu'à ce tourment le Ciel m'a destinée.
L'on me vient rapporter, Lysis s'en va mourir :
D'un regard pour le moins venez le secourir :
Eurylas s'est plongé dans la melancolie,
L'amour de Licidas s'est tournée en folie.
Periandre a dessein de vous faire enleuer.
Vne flotte d'amans vient de vous arriuer.
Si Corylas n'en meurt, il se ra bien malade.
Un Roy pour vous auoir enuoye vne ambassade.
Thirsis vous idolatre & vous dresse un autel.
C'est pour vous ce matin que s'est fait un duel.
Aussi de mon portraict chacun veut la coppie.
C'est pour moy qu'est venu le Roy d'Ethiopie.
Hier j'en blessay trois d'un regard innocent.
D'un autre plus cruel i'en fis mourir un cent.

22 LES VISIONNAIRES,

Je sens , quand on me parle , une haleine de flamme,
 Ceux qui n'osent parler m'adorent en leur ame,
 Mille vienent par iour se soumettre à ma loy.
 Je sens toujours des cœurs voler autour de moy.
 Sans cesse des soupirs sifflent à mes oreilles,
 Mille vœux eslanchez m'entourent comme abeilles.
 Les pleurs pres de mes pieds courent cōme torrens,
 Toujours je pense oïr la plainte des mourans ;
 Un regret , un sanglot , une voix languissante,
 Un cry desesperé d'une douleur pressante ,
 Un ie brusle d'amour , un helas ie me meurs :
 La nuit ie n'endors point, ie n'entēds que clameurs
 Qui d'un trait de pitié s'efforcent de m'atteindre ?
 Voyez, ma chere sœur, suis-je pas bien à pleindre ?

MELISSE.

Il faut vous détromper , il n'en est pas ainsi.
 Ce nouvel amoureux qui me parloit icy,
 Qui se promet de rendre une fille opulente.

HESPERIE.

Quoy ? voulez-vous encor me parler de Phalante ?
 Que vous estes cruelle.

MELISSE.

Escoutez un moment,
 Je veux vous annoncer que ce nouvel amant.

HESPERIE.

Ah! bons Dieux que d'amās! qu'un peu ie me repose:
 N'entendray-je iamais discourir d'autre chose ?

MELISSE.

Mais laissez-moy donc dire.

HESPERIE.

Ah Dieux ! quelle pitié ?
 Si vous avez pour moy tant soit peu d'amitié ;
 Ne parlons plus d'amour souffrez que ie respire.

MELISSE.

Vous signerez, ma sœur ce que ie vous veux dire.

HESPERIE.

Ie scay tous les discours de tous ces amoureux.

Qu'il brusle, qu'il se meurt, qu'il est tout lâgoureux,

Qu' i jamais d'un tel coup ame ne fut atteinte,

Que pour auoir secours il vous a fait sa plainte,

Que vous me suppliez d'auoir pitié de luy,

Et qu'au moins d'un regard i'allége son ennuy,

Ce n'est point tout cela.

HESPERIE.

Quelque chose de mesme

MELISSE.

Qu'il ne vous aime point, mais que c'est moy qu'il

HESPERIE.

ayme)

Ah ! ma sœur, quelle ruse afin de m'astraper?

MELISSE.

Comment par ce discours pourray-ie vous tromper?

HESPERIE.

Par cette habileté vous pensez me séduire;

Et dessous vostre nom me conter son martyre.

SCENE III.

SESTIANE, MELISSE, HESPERIE.

SESTIANE.

QUELS sont vos différens ? les pourroit-on

MELISSE.

(sçauoir)

Vous sçavez que Pha'ntse estoit venu me voir,

Il m'a parlé d'un air, & m'a fait un grand sermone,

Dit que c'estoit pour elle, & que ie di fustele.

24 LES VISIONNAIRES,
HESPERIE.

*Que vous sert de parler contre la verité ?
Et de chercher pour luy cette subtilité ?*

MELISSE.

Vous aimez vostre errer quelque chose qu'on die.

SESTIANE.

*Vrayement c'est un subject pour une Comedie :
Et si l'on le donnoit aux esprits d'apresent,
Je pense que l'intrigue en seroit bien plaisant.
Souuent ces beaux esprits ont faute de matiere.*

MELISSE.

Mais pourroit-il fournir pour une piece entiere ?

SESTIANE.

*Il ne faudroit qu'y coudre un morceau de Romant,
Ou trouuer dans l'histoire un bel euenement,
Pour rendre de tout painct cette piece remplie,
Afin qu'elle eust l'honneur de parestre accomplie.*

MELISSE.

*Qui voudroit annoblir le Theatre François,
Et former une piece avec toutes ses loix,
Diuine, magnifique, il faudroit entreprendre
D'assembler en un iour tous les faicts d'Alexandre.*

SESTIANE.

*Vous verriez cent combats avec trop peu d'amour.
Je me mocque, pour moy, de la reigle d'uniour.*

HESPERIE.

*On seroit de ma vie une piece admirable,
S'il faut beaucoup d'amour pour la rendre agreable.
Car vous autres iugez, qui scauez les Romans,
Si la belle Angelique eut iamais tant d'amans.*

SESTIANE.

*Voicy ce bel esprit dont la veine est hardie.
Nous pourrons avec luy parler de Comedie.*

SCENE IV.

SESTIANE , AMIDOR , MELISSE ,
HESPERIE , SESTIANE .

I'Ay ce matin appris un nouveau compliment ,
Laissez-moy repartir ;

AMIDOR .

Je saluë humblement

L'honneur des triples sœurs , les trois belles Charites .

SESTIANE .

Nous mettös nos beautez aux pieds de vos merites .

AMIDOR .

Dequoy s'entretenoit vostre esprit aime-Vers ?

SESTIANE .

Nous discourions ici sur des sujets diuers .

MELISSE .

Nous parlions des exploits du vaillant Alexandre .

AMIDOR .

Ce grand Roy qui cent Roys enfanta de sa cendre ?

Cet enfant putatif du grand Dieu foudroyant ?

Ce torrent de la guerre , orgueilleux , ondoyant ?

Ce Mars plus redouté que cens mille tempestes ?

Ce bras que fracassa cent millions de testes ?

MELISSE .

Je vous aime , Amidor , de le louer ainsi .

HESPERIE .

Scauez vous un sujet dont nous parlions aussi ?

D'une dont la beauté peut aisément pretendre

D'auoir plus de Captifs que n'en fit Alexandre .

AMIDOR .

Donc ie la nommerois Cyprine domte cœur ,

26 LES VISIONNAIRES.

Qui d'un trait doux poignât subilemēt vainqueur,
Et du poison suc ré d'une friande viilade
Rendroit des regards la poitrine malade.

HESPERIE.

Jugez en verité laquelle est-ce de nous ?

AMIDOR.

Je ne puis, sans de deux encourir le couroux,
Pour un tel jugement le beau pasteur de Troye
Aux Argives flambeaux donna sa ville en proye.
Il ne faut point iuger des grandes deitez,
Je puis nommer ainsi vos celestes beautez.

SESTIANE.

O Dieux ? qu'il a d'esprit, mais il faut que ie dise
Que nous parlions aussi touchans la Comedie :
Car c'est ma passion.

AMIDOR.

C'est le charme du temps :

Mais le nombre est petit des auteurs importants
Qui scachent entonner un carme magnifique
Pour faire bien valoir le cothurne tragique.
Pour moy ie sens ma verue aimer les grands sujets.
Je cede le Comique à ces esprits abjects,
Ces Muses sans vigueur qui s'efforcent de plaire
Au grossier appetit d'une ame populaire :
Puis ie voy qu'un intrigue embroüille le cerueau.
On trouue rarement quelque sujet nouveau :
Il faut les inuenter ; & c'est là l'impossible.
C'est tenter sur Neptune un naufrage visible.
Mais un esprit hardy, scauant & vigoureux,
D'un tragique accident est tousiours amoureux ;
Et sans auoir recours à l'onde Aganippide,
Il puise dans Sophocle, ou dans Eurypide.

SESTIANE.

Toutefois le Comique estant bien inuenté,

Peut estre ravissant quand il est bien traité.
 Dites, approuvez-vous ces regles des critiques,
 Dont ils ont pour garâds tous les auteurs antiques,
 Cette unité de iour, de scene, d'action ?

A M I D O R.

Cette severité n'est qu'une illusion.
 Pourquoi s'assujettir aux crottesques chimeres
 De ces emmaillotez dans leurs regles austeres ?
 Qui n'osent de Phœbus attendre le retour,
 Et n'ayment que des fleurs qui ne durēt qu'un iour ?
 Il faudroit tout quitter, car en traittant les fables,
 Ou certains accidens d'histoires veritables,
 Comment représenter en observant ces loix,
 Un sujet en un iour qui se passe en un mois ?
 Comment fera-t'on voir en une mesme Scene
 La ville de Corinthe avec celle d'Athene ?
 Pour la troisieme loy, la belle inuention !
 Il ne faudroit qu'une atbe avec une action.

S E S T I A N E.

Toutesfois ces esprits critiques & severes,
 Ont leur raisons à part qui ne sont pas legeres.
 Qu'il faut poser le iour, le lieu qu'on veut choisir,
 Ce qui vous interrompt oste tout le plaisir.
 Tout changement destruit cette agreable Idée,
 Et le fil delicat dont vostre ame est guidée,
 Si l'on voit qu'un sujet se passe en plus d'un iour,
 L'auteur, dit-on alors, m'a fait un mauuais tour,
 Il m'a fait sans dormir passer les nuits entieres :
 Excusez le pauvre homme, il a trop de matieres.
 L'esprit est separé : le plaisir dit Adieu.
 De mesme arrive-t'il si l'on change de lieu.
 On se plaint de l'auteur : il m'a fait un outrage :
 Je pensois estre à Rome, il m'en'euz à Carthage.

28 LES VISIONNAIRES,

Vous avez beau chanter, & tirer le rideau :
 Vous ne m'y trompez pas: ie n'ay point passé l'eau.
 Ils desirent aussi que d'une ha'eine égale
 On traite sans destour l'actiõ principale.
 En mestant deux suiets, l'un pour l'autre nous suit:
 Cõme on void s'eschaper deux lièvres que l'on suit,
 Ce sont-là leurs raisons, si i'ay bonne memoire.
 Je me rapporte à vous de ce qu'on en doit croire.

A M I D O R.

L'esprit avec ces loix n'embrasse rien de grand.
 La diuersité plaist, c'est ce qui nous surprend.
 Dans un mesme sui et, cent beautex amassées
 Fournissent un dessin de diuerses pensées.
 Par exemple, un riuai sur l'humide element
 Qui rait une Infante aux yeux de son amant :
 Un pere en son palais qui regrette sa perte :
 La belle qui sospire en vne isle deserte :
 L'Amant en terre ferme, au plus profond d'un bois,
 Qui conte sa douleur d'une mourante voix:
 Puis arme cent vaisseaux, deliuré sa Princesse,
 Et triomphant rameine & Riuai & Maistresse:
 Cependant le Roy meurt, on le met au tombeau,
 Et ce malheur s'apprend au sortir du vaisseau :
 Le Royaume est vacquant, la Prouince est troublée,
 Des plus grands du pays la troupe est assemblée,
 La discorde est entr'eux, tout bruit dans le Palais,
 La Princesse suruiet, qui les remet en paix,
 Et vessuyant ses yeux comme Reyne elle ordonne
 Que son fidele amant obtienne la Couronne.
 Voyez si cet amas de grands euenemens,
 Capables d'employer les plus beaux ornemens,
 Trois voyages sur mer, les combats d'une guerre,
 Un Roy mort de regret que l'on a mis en terre,
 Un retour au pays, l'appareit d'un tombeau,

*Les Estats assemblez pour faire un Roy nouveau ,
Et la Princesse en deuil qui les y vient surprendre ,
En un iour , en un lieu , se pourroit bien estenare ?
Voudriez vous perdre un seul de ces riches objects ?*

SESTIANE.

*Vous n'aurez autrement que fort peu de sujets.
Je veux vous en dire un que vous pourriez biẽ faire.*

AMIDOR.

Dittes , ie l'entreprends s'il a l'heur de me plaire.

SESTIANE.

*On expose un enfant dans un bois escartẽ ,
Qui par vne tygresse est un temps allaittẽ :
La tygresse s'esloigne , on la blesse à la chasse ,
Elle perd tout son sang , on la juit à la trace ,
On la trouue , & l'enfant que l'on apporte au Roy ,
Beau , d'un fixe regard , incapable d'effroy ,
Le Roy l'ayme , il l'esleue , il en fait ses delices ,
On le void reũssir en tous ses exercices ?*

*Voila le premier acte : & dans l'autre suiuant
Il s'eschappe , & se met à la mercy du vent :
Il aborde en vne isle oũ l'on faisoit la guerre :
Au milieu d'un combat il vient comme un tonnerre :
Prend le foible party , releue son espoir :
Un Roy luy doit son sceptre , & desire le voir :
Il veut en sa faueur partager sa couronne :
Sa fille en le voyant à l'amour s'abandonne :
Un horrible Geant du contraire party
Faiçt semer un cartel , il en est aduery ,
Il se presente au champ , il se bat , il le tuẽ ?
Voyla des ennemis la fortune abbatuẽ.
Enfin dedans cet acte , il faudroit des beaux vers
Pour dire ses amours & ses combats diuers.*

AMIDOR.

Ce sujet est fort beau , graue , doux , manifique ;

30 LES VISIONNAIRES,

Et si ie le comprends, il est tragicomique.

SESTIANE.

*La Princesse en l'autre acte, avec son cher amant
Se trouve au fons d'un bois;*

AMIDOR.

Nommez-le Lisimant,

La Princesse, Cloris, pour plus d'intelligence.

SESTIANE.

*Cloris dont en ce bois cede à sa violence :
Elle en a deux gemeaux qu'elle estvue en secret.*

MELISSE.

Ma sœur, voicy mon pere.

SESTIANE.

Ah ! que j'ay de regret ?

C'estoit là le plus beau.

AMIDOR.

Sa rencontre est moleste.

SESTIANE.

Quelque iour, Amidor, ie vous diray le reste.

SCENE V.

ALCIDON, SESTIANE

ALCIDON.

IE vous cherchois par tout, mes filles, qu'est-cecy ?
*Dieux ! quelle liberté ? retirez-vous d'ci.
Ce n'est pas vostre fait de parler à des hommes.*

SESTIANE.

Au moins remarquez biẽ l'ẽdroit où nous en sõmes.

ALCIDON.

*C'est à moy de les voir, & d'en faire le choix,
Allez, ie veux bien-tost vous pourvoir toutes trois.*

SCENE VI.

AMIDOR. ALCIDON.

AMIDOR.

IL faut faire l'amant de l'une de ces belles.

ALCIDON.

Est-ce que vous avez quelque dessein pour elles ?

AMIDOR.

*Ce mont si merueilleux en Sicile placé,
Sous qui gemit le corps d'Enelade oppressé
Vomissant des brasiers de sa bruslante gorge,
Ce tombeau d'Empedocle, où Vulcan fait sa forge,
Où Bronte le nerveux, cet enfumé demon,
Travaille avec Sterope, & le zud Pyracmon,
Dans son ventre ensonffré n'eut iamais tât de flame,
Qu'une de ces beautez en versa dans mon ame.*

ALCIDON.

Que cet homme est sçauant dedans l'antiquité !

Il sçait mesler la fable avec la verité :

Il cognoist les secrets de la philosophie ?

Et mesme est entendu dans la Cosmographie :

Vous estes amoureux ? & qu'est-ce que l'amour ;

AMIDOR.

C'est ce Dieu genitif, par qui l'on voit le jour,

Qui perça l'embarras de la masse premiere,

Desbrouilla le chaos, fit sortir la lumiere,

Ordonna le manoir à chacun element.

32 LES VISIONNAIRES

*Aux globes azurins donna le mouvement,
Remplit les vegetaux de semence feconde
Et par les embrions eternisa le monde , ,*

A L C I D O N.

*Son esprit me raut , son sçavoir me confond,
O dieux! qu'il est subtil , & solide , & profond
Je ne voy rien si beau qu'un sçavoir admirable ,
C'est un riche tresor à tous bien preferable :
C'est un flambeau diuin que l'on doit respecter.
Allez , ie vous estime , & vous veux contenter.
Venez ici ce soir , ie vous donne ma fille.
Vous serez quelque iour l'honneur de ma famille.*

A M I D O R.

*Adieu , grand producteur de trois rares beautez,
Le Ciel donne à vos iours mille felicitez.
Clothon d'or & de soye en compose la trame ;
Et la fiere Atropos de long-temps ne l'entame.*



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FILIDAN , ARTABAZE.

FILIDAN.

*Q*uand te pouray-ie voir, ô beauté que j'adore?
Helas ! que ce desir me pique & me deuore !

A R T A B A Z E.

*Pauvre homme , ie t'entens sans cesse soupirer.
Tu ne fais que te plaindre & te desesperer.*

Je suis

ACTE TROISIÈSME. 33

*Je suis l'effroy de ceux qui semblent redoutables ,
 Mais sçaches que ie suis l'espoir des miserables.
 Est-ce quelque tyran qui triomphe de toy ?
 Et qui te faict servir sous son iniuste loy ?
 Iupiter dans les Cieux peut garder son tonnerre :
 Je dompte ces maraux & i'en purge la terre.
 Est-ce quelque brigand qui temporte ton bien ?
 Quelque part qu'il se cache , il ne luy sert de rien.
 I'escalle les monts, ie descens aux abyssmes ,
 Il n'est point contre moy d'azile pour les crimes.*

FILIDAN.

Ce n'est point ma douleur.

ARTABAZE.

Quelque accident fatal.

*T'a-t'il fait exiler de ton pays natal ?
 Je veux te redonner la grace de ton Prince ,
 Ou mon iuste courroux destruira sa prouince.*

FILIDAN.

*Ce n'est point là mon mal , mes ennuis sont plus
 ARTABAZE. (grands.)*

*Regrettes-tu quelqu'un de tes plus chers parens ?
 Si c'est qu'apres sa mort il te fasche de viure ,
 Ie vay insqu'aux enfers & ie te le deliure.*

FILIDAN.

*Ma douleur est bien autre , o merueilleux vain-
 ARTABAZE. (queur.)*

Est-ce vne maladie ?

FILIDAN.

Oüy , qui me tient au cœur.

ARTABAZE.

*c'est vne maladie ? ah ! qu'elle est attrapée.
 I'extermine les maux du vent de mon espée.
 Mais il faut en vser en diuerses façons ,
 Ou seindre vne estocade , en des estramaçons ,*

34 LES VISIONNAIRES,
Se. en les maux diuers.

FILIDAN.

Ce pouuoir est estrange.

ARTABAZE.

Quel est donc vostre mal ?

FILIDAN.

Mon mal vient d'un meslange

D'ebene, d'or, d'argent, d'azur & de coral.

ARTABAZE.

Tout cela pris en poudre a causé vostre mal.

N'auoit-on point meslé quelque jus de racine

Pour donner le passage à cette medecine ;

FILIDAN.

Helas, Roy des vaillans, vous ne m'entendez pas.

ARTABAZE.

Ce titre me plaist fort.

FILIDAN.

Je suis pres du trespas

Pour un philtre amoureux que j'ay pris par l'oreille

ARTABAZE.

Vrayement vous me contez une estrange merueille.

Vn philtre par l'oreille ?

FILIDAN.

Escoutez-moy, bons Dieux ;

J'entens un doux recit du coral de mes yeux,

De l'azur d'une bouche.

ARTABAZE.

Ah Dieux ! il me fait rire.

C'est de l'azur des yeux que vous me voulez dire,

Du coral d'une bouche.

FILIDAN.

Attendez un moment.

C'est doncques l'un ou l'autre.

ACTE TROISIEME. 35
ARTABAZE.

*Ah ! vous estes amant
De quelques yeux d'azur, de quelque teint d'ivoire;*
FILIDAN.

*L'ivoire n'en est pas, si i'ay bonne memoire.
Mais c'est un tel amas de parfaites beautex,
De tresors infinis, de rares qualitez,
Que ie suis, pour les voir dans un desir extreme.*

ARTABAZE.

Sans doute il veut parler de là Nymphe qui m'aime.

FILIDAN.

Quoy ? vous la connoissez ?

ARTABAZE.

*Ah si ie la connois ?
Cette Nymphe m'adore, elle vit sous mes loix.*

FILIDAN.

*Quelle viue douleur a mon ame saisie ?
Falloit il à mes maux ioindre la ialousie ?
Ne suffisoit-il pas de languir sans la voir ?*

ARTABAZE.

*I'en pourray bien ranger d'autres sous mon pouuoir,
Ie me suis engagé de vous donner remede,
I'ay pitié de vos maux, allez, ie vous la cede.*

FILIDAN.

*O Prince genereux, courtois & liberal,
Donc i'obtiendray par vous cet azur, ce coral ?
De gloire & de bonheur le ciel vous environne,
Que i'embrasse vos pieds.*

ARTABAZE.

Allez ie vous la donne.

SCENE II.

ARTABAZE, FILIDAN, AMIDOR,
ARTABAZE.

CET homme est furieux , retirons-nous d'ici ,
FILIDAN.

Pour quelle occasion le craignez vous ainsi ?

ARTABAZE.

Quand ie l'ay veu tantost il s'est mis en furie:

FILIDAN.

Il n'est rien de plus doux , c'est vne rêverie.

ARTABAZE.

Toute fois il crachoit du creux de ses poulmons

L'Epode , l'Antistrophe , & cent autres demons.

FILIDAN.

Bannissez cette peur de vostre fantaisie.

Cela doit s'appeller fureur de Poësie.

ARTABAZE.

C'est là mon seul défaut , ie crains les furieux.

FILIDAN.

Quoy craindre; ayant ce bras toujours victorieux?

ARTABAZE.

Ie m'en fuy.

FILIDAN.

Demeurez

ARTABAZE.

Voyez comme il medite.

FILIDAN.

Que craignez vous ?

ARTABAZE.

Ie crains que sa rage s'irrite.

FILIDAN.

Rassurez vostre esprit, il medite des vers
 Pour semer vostre nom par tout cet uniuers.
 Quittez, cher Amidor, vos Muses bien aymées;
 Et venez rendre hommage à ce dompteur d'armées.

ARTABAZE.

M'asseurez-vous de luy?

FILIDAN.

C'est le Heros du temps.

AMIDOR.

Je vous salue, effroy de tous les combatans,
 Qui donnez ialousie à cent testes Royales.

ARTABAZE.

Il a, comme ie voy, quelques bons interuales.
 Dittes, vostre fureur vous prend-elle souuent?
 Faites-nous quelque signe au moins auparauant.

AMIDOR.

Ma Phebique fureur sert aux heros illustres
 Pour prolonger leurs iours d'un million de lustres.
 Elle donne aux vaillans les plus beaux de ses traits.
 Par exemple, alleguez quelques-uns de vos faits:
 Vous verrez ma fureur qui vous les va descrire.

ARTABAZE.

Pour mes faits valeureux ie veux bien vous en
 Mais trêve de fureur. dire)

FILIDAN.

Ab! ne le craignez pas.

AMIDOR.

Jamais cette fureur ne causa de trespas.

ARTABAZE.

Sachez que i'ay pour nom l'effroyable Artabaze,
 Qui monté quelque fois sur le cheual Pegase,
 V'ay iusques sur la nuë œillader l'uniuers,
 Pour chercher de l'employ dans les climats diuers.

*Puis pour me divertir ie vole & ie reuole
En deux heures ou trois de l'un à l'autre pole.*

A M I D O R.

*Son discours thraſonic me plaiſt extrêmement,
Il ayme l'hyperbole, & parle grauement.*

A R T A B A Z E.

*Vn iour du haut de l'air i'apperçus deux armées
D'une chaleur pareille au combat animées :
Quand aſſez à les voir ie me fus diuertý,
Attendant de me ioindre au plus foible party ;
Touſiours voloit entr'eux la victoire douteuſe :
Enfin de cet eſbat ma valcur fut honteuſe :
L'impatiente ardeur me fait fondre ſur eux ;
Comme un Aigle vaillant ſur des Cygnes peureux :
Ie fends de tous coſtez bras, iambes, cuiſſes, teſtes :
Mesgrands coups ſeſöt craindre ainſi que des tēpeſtes :
I'attire ſur moy ſeul mille traits oppoſez :
Mais d'un de mes regards i'abbas les plus oſez :
Enfin ie fis alors, ce qu'à peine on peut croire,
De deux champs ennemis vne ſeule victoire.*

A M I D O R.

Cet exploict gigantesque eſt certes merueilleux.

A R T A B A Z E.

Comment deſcriuiez vous ce combat perilleux ?

A M I D O R.

Au ſecours Polhymnie, Erato, Therſeore.

A R T A B A Z E.

Fuyons, cette fureur le va reprendre encore.

F I L I D A N.

*Demeurez, grand guerrier, ignorez-vous les noms
Des Muſes qu'il inuoque ?*

A R T A B A Z E.

*Il parle à ſes demons,
Son œil n'eſt plus ſi doux, il fait mille grimaces,*

ACTE TROISIEME. 39

*Et mâche entre ses dents de certains menaces.
Voyez comme il nous lance un regard de trauers ?*

FILIDAN.

C'est de cette façon que l'on fait debons vers.

ARTABAZE.

*Faut-il estre en fureur ? ce mestier est estrange.
I'ayme mieux pour ce coup me passer de loitange.
Pour voir faire des vers ie n'y prends pas plaisir.*

AMIDOR.

*I'en feray donc pour vous avec plus de loisir.
Ie veux vous presenter des enfans de ma Muse.*

ARTABAZE.

Ie vous feray faueur.

FILIDAN.

Mais à quoy ie m'amuse.

Cherchons, mes yeux, cherchons ces aimables appas.

ARTABAZE.

Où courez vous, amy, ne m'abandonnez pas,

FILIDAN.

Ne craignez rien de luy, croyez en ma parole.

ARTABAZE.

Adieu, donc pauvre amant, que le Ciel vous console.

SCENE II.

AMIDOR, ARTABAZE.

AMIDOR.

GVerrier, ne craignez rien parmy les vertueux.
*Ie voy que vous marchez d'un pas majestueux,
Vous auez le regard d'un grand homme de guerre ;
Et tel que Mars l'auroit s'il estoit sur la terre ;
Vous auez le parler graue, sec resonnant,
Digne de la grandeur d'un Iupiter tonnant.*

40 LES VISIONNAIRES,
ARTABAZE.

Il est vray.

AMIDOR.

*J'ay produit une piéce hardie,
Vn grand effort d'esprit, c'est une tragedie,
Dont on verra bien-tost cent Poétes ialoux.
Mais j'aurois grad besoin qu'un hōme tel que vous,
Pour faire bien valoir cet excellent ouurage,
Voulust représenter le premier personnage.*

ARTABAZE.

Ouy, ie l'entreprendray s'il est digne de moy.

AMIDOR.

C'est le grand Alexandre.

ARTABAZE.

*Qu'y, puis que ce grand Roy,
Par qui se vid l'Asie autrefois possedée,
Avoit de ma valeur quelque legere idée.*

AMIDOR.

*J'ay le roolle en ma poche, il est fort furieux,
Car ie luy fais tuer ceux qu'il aime le mieux.*

ARTABAZE.

*C'est donc quelque demon, quelque beste effroyable,
Ah! ne le tirez point.*

AMIDOR.

*Ce n'est rien de semblable,
Cela n'est qu'un escrit.*

ARTABAZE.

*Quoy, qui donne la mort?
Vous estes donc sorcier?*

AMIDOR.

Ne craignez point si fort.

ARTABAZE.

*Ah Dieux! ie suis perdu, ma valeur ny mes armes
Ne sont point par malheur à l'espreuue des charmes.*

AMIDOR.

Ce ne sont que des Vers.

ARTABAZE.

C'est ce qui me fait peur,

AMIDOR.

*Si vous craignez l'esprit, ie les diray par cœur.
Voyons si sur le champ vous les pourriez apprendre.*

ARTABAZE.

Ie le veux.

AMIDOR.

Dittes donc, Ie suis cet Alexandre.

ARTABAZE.

Ie suis cet Alexandre.

AMIDOR.

Effroy de l'Uniuers.

ARTABAZE.

Ce titre m'appartient.

AMIDOR.

Ah Dieux! dittes vos Vers.

ARTABAZE.

*Ie ne suis pas si sot qu'en dire dauantage,
Ie me condamnerois en tenant ce langage.*

AMIDOR.

Quelle bizarre humeur?

ARTABAZE.

Ce trait est captieux,

*Afin que i'abandonne un tiltre glorieux:
Le donnant, ie perdrois le pouuoir d'y pretendre.
Ie diray seulement, Ie suis cet Alexandre.*

AMIDOR.

Et qui dira le reste?

ARTABAZE.

Il faut bien, sur ma foy,

Donner le ritre à dire à quel qu'autre qu'à moy:

42 LES VISIONNAIRES,

Puis ie pourray poursuture.

AMIDOR.

O Dieux ! quel badinage ?

On verroit deux acteurs pour un seul personnage.

ARTABAZE.

Comme vous l'entendrez, ie ne puis autrement.

AMIDOR.

Ma foy vous le direz, i'en ay fait le serment.

ARTABAZE.

Quoy ? vous me menacez, frenetique caboche.

AMIDOR.

Ie feray donc sortir le roolle de ma poche.

ARTABAZE.

O Dieux ! à mon secours ? sauuez-moy du sorcier.

AMIDOR.

Adieu vaillant courage, Adieu franc Chevalier.

SCENE IV.

PHALANTE, AMIDOR.

PHALANTE.

DE QU'Y rit Amidor ?

AMIDOR.

C'est de ce Capitaine.

PHALANTE.

*Amy, ie te cherchois, i'ay besoin de ta veine,
Pour vaincre une beauté dont mon cœur est épris :
Mais pour se faire aymer, vivent les bons esprits.
Rien ne scauroit fléchir une humeur rigoureuse
Côme un Vers qui scait plaindre une peine amou-
rense)*

AMIDOR.

*Si c'est une beauté qui cherisse les Vers,
I'en ay de composez sur des sujets diuers :
I'en ay sur un refus, i'en ay sur une absence,
I'en ay sur un mespris, sur une mesdisance,*

ACTE TROISIEME 43

*L'en ay sur un courroux, sur des yeux, sur un ris,
Un retour de Silvie, un Adieu pour Cloris,
Un songe à Berenice, une plainte à Cassandre;
Car on choisit le nom tel que l'on le veut prendre,*

PHALANTE.

Cette plainte à Cassandre est bien ce qu'il me faut.

AMIDOR.

Cette piece est sçauante, & d'un style fort haut.

PHALANTE.

C'est comme ie la veux.

AMIDOR.

*Au reste ce sont Stances,
Pleines de riches mots, des graues doleances.*

PHALANTE.

Si le style en est riche, on me tient riche aussi.

AMIDOR.

Serois-je assez heureux pour les auoir icy?

PHALANTE.

L'est-ce-la?

AMIDOR.

Non.

PHALANTE.

Quoy donc?

AMIDOR.

Une Ode Pindarique.

PHALANTE.

Et cela?

AMIDOR.

Ce sont vers qu'on va mettre en Musique.

PHALANTE.

Ce l'est peut-estre icy.

AMIDOR.

C'est l'Adieu pour Cloris.

PHALANTE.

Et là?

44 LES VISIONNAIRES.

AMIDOR.

Ce sont les pleurs de la bergère Iris

PHALANTE.

Là ?

AMIDOR.

C'est une Anagramme en tous les hemistiches.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

C'est un Sonnet en lettres acrostiches.

Ab ! non ce ne l'est pas, c'est un vœu pour Phylis.

PHALANTE.

Ne l'est-ce point icy ?

AMIDOR.

C'est sur un teint de lys.

PHALANTE.

L'est-ce là ?

AMIDOR.

C'est une Hymne.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

C'est une Eclogue.

PHALANTE.

Là ?

AMIDOR.

C'est une Epitaphe.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

C'est un Prologue.

PHALANTE.

Nous sommes malheureux.

ACTE TROISIÈME. 45

AMIDOR.

Je croy que la voicy.

PHALANTE.

Que les Dieux soient louëz.

AMIDOR.

Non, c'est sur un Soucy.

PHALANTE.

Ce l'est doncques icy.

AMIDOR.

Non, cest vne Epigramme.

PHALANTE.

Cela sera donc là.

AMIDOR.

C'est vne Epithalame.

PHALANTE.

Ce sera la dernière.

AMIDOR.

A la fin ie la voy.

PHALANTE.

O Dieux !

AMIDOR.

Plainte à Cassandre.

PHALANTE.

Amy, donne la moy :

J'ayme à lire les Vers, ie suis tout en extase.

AMIDOR.

Vous ne les liriez pas avec assez d'emphase.

STANCES.

DONCQUES rigoureuse Cassandre,
Tes yeux entre-doux & bagards,
Par l'optique de leurs regards,
Me vont pulcriser en cendre.

46 LES VISIONNAIRES,

Toute-fois parmi ces ardeurs,
 Tes heteroclités froideurs
 Causent une antiperistase :
 Ainsi mourant, ne mourant pas,
 Je me sens ravier en extase
 Entre la vie & le trespas.

Mon cœur devint pusilanime
 Au prime aspect de ta beauté,
 Et ta Scytique cruauté
 Rendit mon esprit cacochime.
 Tantost dans l'Eurype amoureux
 Je me croy le plus malheureux
 Des individus sublunaires :
 Tantost je me croy transporté
 Aux espaces imaginaires
 D'une excentrique volupté.

Aussi ton humeur apocryphe
 Fait que l'on te nomme en ce temps
 Des hypocondres inconstans
 Le véritable hieroglyphe.
 Les crotésques illusions
 Des fanatiques visions
 Te prennent pour leur hypothese ;
 Et dedans mes calamitez
 Je n'attens que la synderesé
 De tes froides neutralitez.

Autrement la metamorphose
 De mon bonheur en tant de maux,
 Fait que l'espoir de mes travaux
 N'est plus qu'en la metemphycose.
 La catastrophe d'un Amant

ACTE TROISIÈME. 47

Ne trouve point de sentiment
Dans ton ame paralytique.
Faut-il, lunatique beauté,
Que tu sois le pole antarctique
De l'amoureuse humanité ?

Chante donc la Palinodie,
Cher Paradoxe de mes sens,
Et des symptomes que ie sens.
Desbroüille l'Encyclopedie.
Ainsî les celestes brandons
Versent sur ton chef mille dons
En lignes perpendiculaires ;
Et deuant ton terme fatal,
Cent reuolutions solaires
Esclairent sur ton vertical.

PHALANTE.

Ah ! que ie suis rayy, quelle Muse admirable !

AMIDOR.

Que vous semble du style ?

PHALANTE.

Il est incomparable.

Mais mon estonnement est sur ces visions,
Cette humeur apocryphe, & ces illusions,
Dont ces vers sont réplis, qui me font croire encore
Qu'on les a faitts exprez pour celle que i'adore.

AMIDOR.

Elle est donc lunatique ?

PHALANTE.

Elle a l'esprit gasté

D'une amour d'Alexandre.

AMIDOR.

Ah ! quelle absurdité.

Quoy du gräd Alexandre ? elle est donc chimerique ?

48 LES VISIONNAIRES,

*Voilà ce que produit la lecture historique,
Et celle des Romains dans les ieunes esprits,
Qui de phantosmes vains sentent leurs cœurs épris.
Alors que fraischement ils ont leu quelque histoire :
Cette humeur changera.*

P H A L A N T E.

*Je le pourrois bien croire ?
Et mesmes ces beaux vers ont des charmes puissans
Pour luy bien reprocher qu'elle a perdu le sens.*

A M I D O R.

*Doxc, au lieu de ces mots, rigoureuse Cassandre,
Mettez au premier vers, Amante d'Alexandre ;
Ce traitt la piquera.*

P H A L A N T E.

*L'aduis est excellent.
J'admire cet esprit.*

A M I D O R.

C'est là nostre talent.

P H A L A N T E.

*Je la pourrois bien vaincre à forces de largesses,
Si les biens luy plaisoient, j'ay de grandes richesses:
Mais ce charme est plus propre à gagner ses parens,
En voicy, ce me semble, vn des plus apparens :
Il m'a promis secours, ie vois Alcidon mesme.*

A M I D O R.

*Je m'en vay cependant mediter vn Poëme.
Ces vers vallent cent frâs, à vingt francs le couplet.*

P H A L A N T E.

Allez, ie vous prmets vn habit tout complet.

SCENE

SCENE V.

LYSANDRE, ALCIDON, PHALANTE.

LYSANDRE.

VENERABLE Alcidon, ie vous offre Phalate,
Pour digne seruiteur de ma belle parente,
Melisse vostre fille, ayant un reuenu
Qui passe tous nos biens.

ALCIDON.

Soyez le bien venu.

Estes-vous possesseur d'une grande richesse?

PHALANTE.

Graces aux Dieux, i'ay des biës dignes de ma noblesse
I'en ay de dans la ville, & i'en ay dans les champs,
Je fay fendre la terre à cent coutres tranchans,
I'ay des prez, des forests, des estangs, des riuieres,
Des troupeaux, des haras, des forges, des minieres,
Des bourgs, & des chasteaux, des meubles à foison,
Les sacs d'or & d'argent roulent par ma maison.

ALCIDON.

Quelle richesse au monde à la vostre est égale?

De toutes vos maisons quelle est la principale?

PHALANTE.

C'est un lieu de plaisir, sejour de mes ayeux,
A mon gré le plus beau qui soit deffous les Ciens.
Si vous le desirez, ie vous le vay descrire.

ALCIDON.

Vous me ferez plaisir, c'est ce que ie desire.

PHALANTE.

Ce lieu se peut nommer sejour des voluptez,
Où l'Art & la Nature étallent leurs beautez.

D

On rencontre à l'abord une longue avenue
 D'arbres à quatre rangs qui voysinent la nuë:
 Deux prez des deux costez font voir cët mille fleurs,
 Qui parent leurs tapis de cent vives couleurs;
 Et cent petits ruisseaux coulët d'un donx murmurt,
 Qui d'un œil plus riant font briller la verdure.

ALCIDON.

L'abord est agreable?

LYSANDRE.

On peut avec raison
 Se promettre de là quelque belle maison.

PHALANTE.

De loïn on apperçoit un portail magnifique,
 De près l'ordre est Toscan, & l'ouurage rustique:
 Ce portail donne entrée en une grande court,
 Ceinte de grãds ormeaux, & d'un ruisseau qui court
 Là mille beaux pigeons & mille paons superbes
 Marchent d'un graue pas sur la pointe des herbes.
 Vne fontaine au centre a son jet élançé
 Par le cornet retors d'un Triton renuersé:
 Cette eau frappe le Ciel, puis retombe, & se iouë,
 Sur le nez du Triton, & luy lave la iouë.
 La court des deux costez, tient à deux bassécours,
 De qui le grand chasteau tire tout son secours:
 En l'une est le maneige, offices, escuries:
 L'autre est pour le labour, & pour les bergeries.
 Au fonds de cette cour paroist cette maison
 Qu'Armide eust pü choisir pour l'heureuse prison
 Où furent en repos son Régnaut & ses armes,
 Sãs qu'elle eust eu besoing du pouuoir de ses charmes
 Au bord d'une terrasse un grand fossé plein d'eau,
 Net, profond, poissonneux, entoure le chasteau,
 Pour rendre ce lieu seur contre les escalades;
 Et l'appuy d'alentour ce sont des balustrades.

ACTE TROISIÈSME. SI
ALCIDON.

Cette entrée est fort belle.

PHALANTE.

Au bout du pont-leuis

*Se presente un objet dont les yeux sont ravis ,
Trois portes de Porphyre , & de iaspe étofées ,
Comme un arc de triomphe enrichy de trofées ,
On entre en vne court large de deux cens pas
Où cet art qu'ont produit la veigle & le compas ,
(l'entens cette mignarde & noble Architecture)
Semble de tous costez surmonter la Nature.*

*Le logis esleué , les aisles un peu moins ,
De quatre pavillons flanquent leurs quatre coings ;
Et par l'estage bas cent colonnes Doriques
Separent d'ordre égal cent figures antiques.*

ALCIDON.

O Dieux !

PHALANTE.

Vne fontaine au milieu de la court

*Represente Arethuse , il semble quelle court ,
Qu'elle emporte d'un Dieu le cœur & la franchise :
L'amant la suit de près , elle pense estre prise
Elle inuoque Diane , & dans ce temps fatal
Iallit dessous ses pieds un long trait de Cristal :
Cette eau qui va noyer sa mortelle despoüille ,
En mesme temps l'estonne & l'arreste , & le mouïlle.
En chaque pavillon sont des appartemens
Qui selon les saisons seruent de logements ,
Pour l'Esté , pour l'Hyuer , le Printëps , ou l'Autonne :
Ainsi que vient le chaud , ou qu'il nous abandonne.
L'ornement des planchers & celuy des lambris
Brillent de tous costez de dorures sans pris :
Au bout des pavillons on void deux galleries ,
Où le peintre épuisa ses doctes rêveries.*

52 LES VISIONNAIRES,

Les meubles somptueux, éclatans & diuers,
Feroient croire à vos yeux que de tout l'Vniuers,
On a fait apporter les plus riches ouurages
Pour rendre à ce beau lieu de signalez hommages.

ALCIDON.

Vous nous contez sans doute un palais enchanté.

LYSANDRE.

Escoutons.

PHALANTE.

Les iardins n'ont pas moins de beauté.
D'abord on apperçoit un parterré s'estandre,
Où de ravissement l'œil se laisse surprendre.
Ses grands compartimens forment mille fleurons;
Et cent diuerses fleurs naissent aux environs,
Au milieu du parterre vne grande fontaine
Lette en l'air un torrent de sa seconde veine.
La figure est antique? un Neptune d'airain
Armé de son trident dompte un cheval marin:
Le monstre, des naseaux l'âce l'eau iusqu'aux nuës,
Qui retombe avec bruit en parcelles menues:
Le Dieu void de sa barbe, & de son grand trident
Degoutter mille flots, & n'est pas moins ardent.

ALCIDON.

J'ayme toutes ces eaux.

PHALANTE.

Quatre belles Sirenes
Dans les coins du jardin forment quatre fontaines,
Dont les bassins pareils ont les bouillons égaux:
Le parterre est enceint de trois larges canaux.
Ce lieu semble coupé du dos d'une montagne,
Et découure à main droite vne riche campagne,
Vn bois, vne riuiera, & toutes ces beautez,
Dont les yeux innocens font leurs felicitez,
Le grand parc se separe en superbes allées,

ACTE QUATRIESME. 53

Par mes riches ayeux en tous sens égalées.
 Les arbres en sont beaux, & droicts & chevelus ;
 Et se joignant en haut de leurs rameaux feuillus,
 Parlent en marmurant, s'embrassent comme freres,
 Et Contre les chaleurs sont des Dieux tuteurs.
 Vn verd & long tapis par le milieu s'estend,
 Qu'entre-void le Soleil d'un rayon tremblottant:
 Deux ruisseaux aux costez mouillent les palissades,
 Interrompant leurs cours par cent mille cascades.
 Aubout des promenoirs en vn lieu reculé
 Se découvre vn rond d'eau d'espace signalé :
 Diane est au milieu de colere animée,
 Et Niobe en rocher à demy transformée.
 La Reine au lieu de pleurs verse de gros torrens :
 Sa ieune fille encor l'estreint de bras mourans :
 Et ses autres enfans comme figures vraies
 Font sortir pour du sâg vn jet d'eau de leurs playes
 L'estang dont le sein vaste engouffre oes canaux,
 D'un bruit continuel semble plaindre leurs maux.

ALCIDON.

Ce rond d'eau me plaist fort.

PHALANTE.

Autour des palissades
 Cent niches en leurs creux ont autant de Nayades,
 Qui d'un vase de marbre jélancent vn trait d'eau,
 Qui se rend comme vn arc dans le large vaisseau ;
 Et les admirateurs de ces beaux lieux humides
 Se promeinent autour sous des voûtes liquides.

ALCIDON.

Quel plaisir, ô bons Dieux !

PHALANTE.

Loin de là s'apperçoit
 Vn iardin que l'on sent plustost qu'on ne le voit :
 Mille grands orengers en égale distance

54 LES VISIONNAIRES,

De fruits meslez de fleurs iettent une abondance :
 Ils semblent orgueilleux de voir leur beau tresor,
 Que leurs fleurs sôt d'argët, & que leur fruit est d'or
 Et pour se distinguer chacun d'eux s'accompagne
 Ou d'un myrthe amoureux, ou d'un jasmin d'Espagne

ALCIDON.

Que tous ces beaux iardins ont de charmans appas !

PHALANTE.

En suite est un grand lieu large de mille pas.

Dans les quatre costez sont vingt grottes humides,
 Et l'on void au milieu le lac des Danaïdes.

Ses bords sont balustrez, & cent legers batteaux,
 Peints de blanc & d'azur voltigent sur les eaux :

Où sans craindre le sort qui meine aux funerailles
 Se donnent quelquefois d'innocentes batailles.

Vn grand rocher s'esteue au milieu de l'estang,
 Où les cinquante sœurs faites de marbre blanc

Portent incessamment leurs peines meritées
 D'auoir en leurs maris leurs mains ensanglantées ;

Et souffrant vn travail qui ne scauroit finir,
 Semblent incessamment aller & reuenir.

Au haut, trois de ses sœurs à cruche renuersée,
 Font choir trois gros torrens dans la tonne percée :

La tonne respand l'eau par mille trous diuers :

Le roc qui la reçoit en a les flancs couuerts.

Aubas l'une des sœurs puise à teste courbée,
 L'autre monte & se plaint que sa cruche est tóbée :

L'une monte chargée, & l'autre qui descend
 Semble ayder à sa sœur sur le degré glissant ;

L'une est preste à verser, l'autre reprend haleine :

L'œil mesme qui les void préd sa part de leur peine.

L'eau que ce vain travail tourmente tant de fois
 Semble accuser des Dieux les inégales lois,

Et redire en tombant d'une voix gemissante,

ACTE TROISIÈME 55

Pourquoy souffre-je tant . moy qui suis innocente?
Ce bruit & ce tranail charment tant les esprits.
Qu'on perd tout souuenir tant l'on en est épris.

ALCIDON.

ODieux ! n'en dites plus, ie suis plein desimerueilles;
Vous m'auex en ce lieu charmé par les oreilles.

LYSANDRE.

J'entendrois ce recit volontiers tout un iour.

ALCIDON.

Ie me promene encor dedans ce beau seiour.
Il est vray, la richesse est vne belle chose :
Toute felicité dedans elle est enclose.
Vn pauvre n'est qu'un sot. Allez, ie vous reçois:
Venez deuers le soir vous presenter à moy.
Ie vous donne ma fille, & veux qu'elle vous ayme.
Cette offre de vos vœux m'est vne gloire extrême.

PHALANTE.

Effacez de son cœur quelques impressions,
Qui pouroient faire tort à mes affections.

ALCIDON.

Melisse feroit elle vne faute si grande ?
Phalante, il vous suffit, i'en reçois la demande.

LYSANDRE.

Au moins d'as ce beau lieu, quand ie vous iray voir,
J'auray mon logement,

PHALANTE.

Vous aurez tout pouuoir

Fin du troisieme acte





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MELISSE.

*V*ainqueur de l'Orient, guerrier infatigable
 A qui des Conquerans nul ne fut comparable,
 Foudre qui si soudain ravagea l'Univers,
 Heros qui merita cent eloges divers,
 Et dont mille combats etablirent l'Empire,
 C'est toy seul que j'adore, & pour qui ie soupire.
 Soit que ie te contemple en la fleur de tes ans,
 Quand aux yeux étonnez de mille courtisans
 Par vne adresse vive, & qui n'eut point d'égale
 Tu domptas la fureur du fougueux Bucephale.
 Ou quand tu fis l'essay de tes guerrieres mains
 Sur les forces d'Athenes, & l'orgueil des Thebains;
 Ou quand tu fis trembler, à voir ta ieune audace,
 Le Danube glacé, l'Illyrie, & la Thrace;
 Je dis, voyant l'effort de tes premiers exploits
 Qui iusques aux Germains firent craindre tes loix,
 Que fera ce grand fleuve au milieu de sa course,
 S'il ravage ses bords au sortir de sa source?
 Puis quand ayant passé les flots de l'Helespont,
 Je voy dans peu de temps sur ton auguste front
 Flotter superbement les palmes immortelles
 Des combats du Granique, & d'Iffus, & d'Arbelles:
 Ou quand ie voy ton char suiuy de tous costez
 De Satrapes captifs, & d'illustres beutez,
 De chameaux chargez d'or, de meubles manifiques,

Les tresors amassez par tant de Roys Persiques ;
 Ou quand ie t'apperçoy sur ce thrône éclatant ,
 Dont l'œil de tous les Grecs se trouua si contant ,
 Gouter avec plaisir les fruicts de ta victoire :
 Quel vainqueur dis je alors eut i'amaï tāt de gloire
 Mais quand par trop de cœur ie te vois engager
 Au bourg des Malliens en vn si grand danger ,
 En ce lieu malheureux qui creut porter la marque
 De l'indigne tombeau d'un si digne Monarque ;
 Je tremble en te voyant le premier à l'assaut ,
 Les eschelles se rompre , & toy seul sur le haut
 Qui frappes de l'espée , & du bouclier te pares
 Du choc impetueux de mille traitts barbares :
 Mais l'effroy me saisit , & d'horreur ie fremy ,
 Quand tu te lances seul dans l'enclos ennemy ;
 Et que seul tu soustiens les puissantes attaques
 Des plus desesperes d'entre les Oxydraques.
 C'est là, puis que si tard on te vint secourir
 Si ton corps fut mortel , que tu deuois mourir .
 Aussi n'estois-tu pas d'une mortelle essence ,
 Le plus puissant des Dieux te donna la naissance ;
 Iamaï mortel ne fit tant d'exploïts glorieux ,
 Et ne porta si loin son bras victorieux .
 Puis digne fils des Dieux qu'un Bacchus , qu'un Her-
 croire que tu sois mort , c'est chose ridicule . (cule)
 De tes membres diuins la precieuse odeur
 Marquoit euidentmen ta celeste grandeur .
 Non tu vis dans les Cieux (car par quelque auūture
 Quelque corps pour le tien fut mis en sepulture)
 Mais ie croirois plutoſt que tu fus transporté
 Dans le charmant sejour d'un palais enchanté :
 Où ta ieune vigueur , ta beauté , ton courage ,
 Du tēps ny de la mort ne craignent point l'outrage .
 Et si tu veux sçauoir l'esperoir de mon amour ,

*C'est que d'un si beau lieu tu sortiras un iour :
 Tu semeras l'effroy sur la terre & sur l'onde ,
 Poursuiuant ton dessein des conquestes du monde.
 O le charmant plaisir que ie dois receuoir
 Si i'ay durant mes iours le bonheur de te voir !
 Il me semble desia que mon amour m'ordonne
 Que ie t'aille trouuer en habit d'Amazone.
 O mon cher Alexandre , espoir de mes amours ,
 Voudrois-tu biẽ pour moy t'arrester quelques iours,
 Pour produire vn enfant de race valeureuse ?
 Car ie sens en ta'ymant que ie suis genereuse.*

SCENE II.

MELISSE, ARTABAZE.

MELISSE.

*Q*uand pourray-je gouster tant de felicitẽ ,
 Alexandre , mon cœur.

ARTABAZE.

*Quelle est cette beautẽ
 Qui parle d'Alexandre ? elle paroist hardie.
 Ma soy vous le verrez , c'est cette Tragedie
 Dont parloit ce fantasque, elle en dit quelques vers.*

MELISSE.

*Oũy , ie le veux chercher par tout cet Vniuers.
 Mais quel braue guerrier me vient ici surprendre ?*

ARTABAZE.

Il faut luy repartir : Ie suis cet Alexandre.

MELISSE.

*Vous estes Alexandre ? ô mes yeux bien heureux ,
 Vous voyez donc l'objet de mes vœux amoureux :
 Que i'embrasse vos pieds, grand Prince que i'adore.
 Quitte , quitte , mon cœur l'ennuy qui te deuore :*

*Je le voy, ce grand Roy, ce Heros nompareil,
Le plus grand que iamais esclaira le Soleil,
Ce fils de Iupiter, ce prodige en courage.*

ARTABAZE.

Cette fille à mon gré fait bien son personnage.

MELISSE.

*Vous estes Alexandre? au moins encore un mot:]
Poursuivez de parler.*

ARTABAZE.

Je ne suis pas si sot,

MELISSE.

Parlez donc cher objet dont mon ame est éprise.

ARTABAZE.

Je suis têt Alexandre, & cela vous suffise.

MELISSE.

Il me suffit de vray d'auoir l'heur de vous voir.

Vous forcer de parler, c'est passer mon deuoir:

Effroy de l'Vniuers, c'est par trop entreprendre.

ARTABAZE.

Est-ce pour moy ce tiltre, ou bien pour Alexandre?

MELISSE.

Comment l'entendez vous?

ARTABAZE.

Si ce tiltre est pour moy,

Comme m'appartenant, aussi ie le reçooy:

Mais ie le maintiens faux si c'est pour Alexandre?

MELISSE.

Vous tenez un discours que ie ne puis comprendre.

Vous estes Alexandre, & vous ne l'estes pas?

ARTABAZE.

C'est par moy; qu'Alexandre a souffert le trespas.

MELISSE.

Vous l'estes donc sans l'estre? à present Alexandre,

Est comme le Phœnix qui renaist de sa cendre?

60 LES VISIONNAIRES,

*Car c'est luy qui reuit, & si ce ne l'est plus ?
A peine j'entendois ces propos ambigus.*

Mais, ô cher Alexandre ! ô Prince qui m'embraze ?

ARTABAZE.

*Laissons la Tragedie ; on m'appelle Artabaze,
Plus craint que le tonnerre, & l'orage, & les vents.*

MELISSE.

*Artabaze est le nom de l'un de vos suivants,
Qui le fut de Darie, Ah ! le voudriez vous prédre ?
O Dieux ! ne quittez point ce beau nom d'Alexandre ?*

ARTABAZE.

*Artabaze est le nom du plus grand des guerriers,
Dont le front est chargé de cent mille lauriers.*

MELISSE.

*Faites-moy donc entendre ; est-ce metamorphose
Qui vous fait Artabaze, ou bien metempsychose ?*

ARTABAZE.

*Quoy ? vous dites aussi des mots de ce Sorcier
Qui fit la Tragedie ?*

MELISSE.

Inuincible Guerrier,

*Alors qu'on vous creut mort par charme ou maladie
Ce fut donc un Sorcier qui fit la Tragedie ?*

ARTABAZE.

*Il est vray que de peur j'en ay pensé mourir.
Vous a-t'on dit l'effroy qui ma tant fait courir ?*

MELISSE.

Quoy donc ? il vous fit peur, ô valeur sans seconde.

ARTABAZE.

Il m'a fait disparoistre aux yeux de tout le monde.

MELISSE.

Vous disparustes donc par un charme puissant ?

ARTABAZE.

Par des mots qui pouuoient en effrayer un cent

ACTE QUATRIESME. 61

Par un certain demon qu'il portoit dans sa poche.

MELISSE.

O Dieux!

ARTABAZE.

Nul de sa mort ne fut iamais si proche.

MELISSE.

Depuis cet accident qu'il s'est fait de combats!

ARTABAZE.

Quels combats se sont faitts?

MELISSE.

Ne les scauez vous pas?

ARTABAZE.

On s'est battus sans moy? Je deteste, i'enrage.

MELISSE.

*Ce fut lors que vos chefs eurent fait le partage
De tous ces grands pays conquis par nos travaux.*

ARTABAZE.

*Ie les feray tous pendre; où sont-ils, ces maraux?
Ils partagent mon bien?*

MELISSE.

Depuis leurs destinées

On pouroit bien cōpter près de deux mille années.

ARTABAZE.

*Les Dieux pour les sauuer de mon iuste couroux
Ont mis assèurément cet espace entre nous.*

MELISSE.

Helas! où courez-vous?

ARTABAZE.

Ce Sorcier me veut prendre

MELISSE.

Ie vous suiuray par tout, ô mon cher Alexandre.

SCENE III.

FILIDAN, AMIDOR.

FILIDAN.

IE la voy cette belle, à ce coup ie la voy.
 Cruelle, impitoyable, où fuyez-vous de moy?
 La mauuaise qu'elle est, ie l'auois apperceuë,
 Mais l'ingratte aussi-tost s'est soustraite à ma veuë:
 Elle a priuë mes yeux d'un si diuin plaisir,
 Pour augmenter en moy la fureur du desir.
 Amidor ie l'ay veuë.

AMIDOR.

As-tu veu cette belle?

FILIDAN.

I'ay veu comme un éclair cette beauté cruelle.
 Mais ne l'as-tu point veuë? à quoy d'õe révois-tu?

AMIDOR.

Ie révois au malheur des hommes de vertu.
 Qu'en ce siecle ignorant les Autheurs d'importance
 Languissent sans estime, & sans reconnoissance.

FILIDAN.

C'est ainsi que par fois en des lieux écartez
 S'offrent aux yeux humains les celestes beautez:
 On les void sans les voir: ces belles immortelles
 Sont en mesme moment & douces & cruelles.

AMIDOR.

Siecle ingrat, autrefois Sophocle eut cet honneur
 Qu'en l'Isle de Samos on le mit Gouverneur
 Pour vne Tragedie, ainsi qu'on le raconte:
 Ie devrois estre un Roy pour le moins à ce compte.

FILIDAN.

Dieux! qu'elle m'a laissé dans un ardent desir

De voir son beau visage avec plus de loisir.

AMIDOR.

Quel homme enfla jamais comme moy sa parole ?

Et qui jamais plus haut a porté l'hyperbole ?

SCÈNE V.

FILIDAN, HESPERIE,

AMIDOR, SESTIANE.

FILIDAN.

COMME de sa beauté tu connois la grandeur,
Crois tu, cher confidēt de ma nouvelle ardeur,
Que ma fidelité puisse estre assez heureuse
Pour fleschir quelque iour cette humeur rigoureuse

HESPERIE.

Escoute, chere sœur, ce miserable Amant

Qui feint ne me point voir pour dire son tourment.

AMIDOR.

*Les grands peuuent donner les soustiens d'une vie,
Qui par mille accidens nous peut-estre ravie :
Mais par un vers puissant comme la deïté
Ie puis leur faire don de l'immortalité.*

FILIDAN.

Ab ! qu'elle est rigoureuse à son Amant fidelle ?

AMIDOR.

Ab ! que pour les sçauans la saison est cruelle ?

FILIDAN.

Beauté, si tu pouuois sçauoir tous mes trauaux !

AMIDOR.

Siecle, si tu pouuois sçauoir ce que ie vau x !

FILIDAN.

I'aurois en ton amour vne place authentique.

AMIDOR.

J'aurois une statue en la place publique,

HESPERIE.

*J'ay pitié de les voir en cette égalité,**L'un se plaindre du temps, l'autre de ma beauté.*

SESTIANE.

*Non, c'est un Dialogue, Amidor l'estudie**Pour en faire une Scene en quelque Comedie.*

HESPERIE.

*Ab ! ne le croyez pas, l'un & l'autre en effect**Ont du temps & de moy l'esprit mal satisfait**Voyez qu'ils sont réueurs, sçachōs-le avec adresse.**Dōcques vous vous plaignez d'une ingrata mai-*FILIDAN. *stresse)**Si c'est quelque pitié naissante en vostre cœur**Qui vous fasse équerir quel trait fut mō vainqueur**Sçachez qu'il vint d'un œil que j'adore en mō ame.*

HESPERIE.

*Voyez quil est adroit à me conter sa flame.**Quelle est dōc la beauté d'où vient vostre tourmēt?*

FILIDAN.

C'est celle que j'ay veü en ce mesme moment.

HESPERIE.

C'est dōcques pour ma sœur que vostre cœur soupire?

FILIDAN.

Non.

HESPERIE.

*Ma sœur, pouvoi-il plus adroitement dire**Que c'est moy qu'il cherit, car c'est l'vne des deux.**Respectueux Amant, on accepte vos vœux;**Celle que vous aymez, de ma part vous assure.**Qu'elle a pitié des maux que vostre cœur endure**Mais sans rien desirer adorez sa vertu.*

FILIDAN.

ACTE QUATRIÈME. 68
FILIDAN.

O doux soulagement d'un esprit abbatu
Que ie baise vos mains pour l'heureuse nouvelle
Que ma Deesse enuoye à son amant fidelle.

HESPERIE.

Mais vous de qui l'esprit par tant de nobles vers
Du bruit de cette Nymphe a remply l'Vniuers,
Quittés vos déplaisirs, car pour reconnoissance
Sçachez qu'elle vous donne vne ample recompence.

FILIDAN.

Il est vray que c'est luy qui causa mon ardeur.

AMIDOR.

Quel don puis-je esperer digne de sa grandeur?

HESPERIE.

Vous allez deuenir le plus riche du monde.

AMIDOR.

Helas ! sur quoy veut on que cet espoir se fonde ?

HESPERIE.

Elle peut pour le moins compter cent mille Amans.

Qui viuant sous les loix souffrent mille tourmens.

Elle va publier, pour soulager leur peine,

Qu'ils n'ont qu'à luy donner des vers de vostre

Vous verrez arriuer de cent climats diuers (veinez

Ces pauvres languissans pour auoir de vos vers,

Vous offrir des presens, & des innombrables sūmes :

Vous voila dans un mois le plus riche des hommes.

AMIDOR.

O Dieux ! les voyageurs sur les Indiques bords

N'amasserent iamais de si riches tresors.

Quels beaux chants etiophaux, & quels Panegyri-

Meriteront de moy ses bontez heroïques? (ques

FILIDAN.

Dieux ! qu'elle est magnifique ! & que cette beauté

Exerce heureusement la liberalité

E

66 LES VISIONNAIRES,
SESTIANE.

*J'ayme bien Amidor, mais il faut que ie die
Que s'il deuient si riche, Adieu la Comedie.
Car il ne voudra plus s'embrouiller le cerueau
Que pour vne Epigramme, ou pour un air nouveau,*

AMIDOR.

*J'auray plus de loisir, Sestiane, au contraire,
J'en feray pour ma gloire & pour me satisfaire.
Mais s'il faut que les biens m'arriuent à foison,
Il faut donc que ie louë vne grande maison:
Car ma chambre est petite, à peine suffit-elle
Pour un lit, vne table, avec vne escabelle,*

SESTIANE.

*Auant que voir chez vous la richesse venir,
Ie veux de vostre Muse vne grace obtenir,*

AMIDOR.

Commandez seulement.

SESTIANE.

*Qu'elle veuille descrire
Ce sujet que tantost ie commençois à dire.*

AMIDOR.

*Oüy, ie vous le promets; ce sujet me plaist fort:
Et merite un esprit qui puisse faire effort.
L'inuention m'en charme, & sa belle conduite.
Ie me meurs du desir d'en apprendre la suite.
Nous estions demeurez sur ces petits gemeaux
Que Cloris esleuoit.*

SESTIANE.

*Tous doux estoient fort beaux.
L'on admiroit en eux sur tout la ressemblance.
Le pere de Cloris n'en eut point cognoissance:
On les faisoit nourrir en des lieux écartez;
Enfin les voilla grands, aimez de cent beautez
Le visage de l'un tout à l'autre semblable*

ACTE QUATRIÈME. 67

Fait naitre tous les iours quelque intrigue agreable
Cet acte seroit plein de plaisantes erreurs:

Mesmes on y peut mesler quelques douces fureurs.

AMIDOR.

Vrayement vous l'entendez.

SESTIANE.

J'entens un peu ces choses.

Car j'ay leu les Romans & les Metamorphoses.

Dedans l'acte quatrieme. O Dieux ! cher Amidor,

J'entens quelqu'un venir pour nous troubler encor ?

Tirons nous à l'escart. Cependant, Hesperie,

Si quelqu'un suruenoit, parlez luy ie vous prie,

Je luy diray le reste icy dans quelque lieu.

AMIDOR.

Allons, ma Melpomene, & vous, ma Nymphé, Adieu.

SESTIANE.

Vous verrez si la fin ent iamais son égale.

HESPERIE.

Quoy ? seule avecques luy ?

SESTIANE.

Ce sera sans scandale.

Nous ne sommes qu'esprit, & pour estre à l'escart,

Le corps en nos amours ne prend aucune part.

SCENE V.

ARTABAZE, MELISSE, FILIDAN.

HESPERIE.

ARTABAZE. *Dames,*

O DIEUX ! quelle pitié ! ie suis couru des

Mais ie ne puis tout seul soulager tant de

MELISSE. *(flames)*

O mon cher Alexandre, belus i me fuyez vous ?

Alexandre Artabaze, appeisiez ce courroux.

68 LES VISIONNAIRES,
ARTABAZE.

I'ay trop d'amour ailleurs, ie ne puis vous entendre.

MELISSE.

Ie vous suivray par tout, ô mon cher Alexandre.

FILIDAN.

*Cet éclair de beauté vient de parestre icy,
Arreste, ma cruelle, arreste, mon soucy.*

SCENE VI.

ALCIDON, HESPERIE.

ALCIDON.

QUEL bruit ay-je entendu?

HESPERIE.

Que ie suis miserable?

ALCIDON.

Qu'avez-vous à pleurer?

HESPERIE.

Ab! que ie suis coupable!

ALCIDON.

Quoy done, elle s'accuse? helas ie suis perdu.

I'ay pour la marier un peu trop attendu.

Ie scauois que la garde en estoit dangereuse?

Quel mal avez-vous fait?

HESPERIE.

O beauté malheureuse!

ALCIDON.

La méchante a forfait sans doute à son honneur.

Mais ie veux estrangler le traistre suborneur.

Quel malias-tu donc fait?

ACTE QUATRIESME 69
HESPERIE.

*Ab! le pourrez-vous croire?
Je pensois de vos iours estre l'heur & la gloire:
Mais ie suis vostre honte, & le fatal ison
Qui remplira de feu toute vostre maison.*

ALCIDON.

Et de crainte & d'horreur tout le corps me chan-
HESPERIE. *(celle*

Ab! qu'à vostre malheur vous me fistes si belle &
ALCIDON.

Rends donc de mon malheur mon esprit esclaircy.
HESPERIE.

*Quel spectacle, bons Dieux, ie viens de voir icy?
O mes yeux criminels, versez, versez des larmes
Sur ce cruel amas de beautex & de charmes.*

C'est vous, mes chers tresors, qui causez ces mal-
ALCIDON. *(heur*

Au moins pour me parler, appaise tes douleurs.
HESPERIE.

*Puis que vous le voulez, i'ay honte, ie l'auoüe:
Mais pour dire nos maux, il faut que ie me louë.
Dés que i'ouuris les yeux pour regarder le iour,
Ie les ouuris aussi pour donner de l'amour.
Ceux qui me pouuoïent voir, m'aymoïent des mō esface
Au moins de mes beautex adoroient l'esperance.
Chacun contribuoit à mes ieunes plaisirs?
Et ma beauté croissant, croissoient tous les desirs.
Enfin ie deuins grande, & quelque part que i'aille
Mes yeux à tous les cœurs liurent vne bataille.
L'un dit, ie suis blessé; l'autre dit, ie suis mort:
L'un pense resister à mon premier effort;
Sur ce simple regard d'un plus vif ie redouble,
Soudain le teint blémit, voila l'œil qui se trouble,
Ie bruit de ma beauté se répant en tons lieux,
Et l'on ne parle plus que des coups de mes yeux.
Mille Amans sur ce bruit à des flammes si belles*

70 LES VISIONNAIRES,

Ainsi que papillons viennent bruster leurs aïles,
 Je rencontre par tout des visages blesmés,
 Des yeux qui font des vœux à leurs doux ennemis:
 Je suis comme un miracle en tous endroits suivie,
 Et mesme en ma faueur ie fay parler l'enuie,
 Enfin tous les Amans qui viuent sous les cieux
 Se trouuent asservis au pouuoir de mes yeux,
 Voyla donc nostre gloire : ah ! disons nostre honte,
 Tandis d'autres beautex on ne fait plus de compte.
 On s'adresse à moy seule, & pas un seul mortel
 Pour offrir son encens ne cherche un autre Autel.
 Ainsi mes pauvres sœurs : ah ! de douleur ie creue.
 La parole me manque.

ALCIDON.

Helas ! ma fille, achève.

HESPERIE.

Doncques mes pauvres sœurs se voyans sans Amant,
 Qu'elles iettent sur tous leurs regards vainement,
 Sont reduites enfin à ces malheurs extrêmes
 Qu'elles vont rechercher les hommes elles-mesmes.
 L'une faisant semblant de conférer des vers,
 Court apres un Poëte & dans les lieux couverts,
 Esloignez de mes yeux, tasche à gagner son ame.
 L'autre se void reduite à cette honte infame
 De suivre un Capitaine, à toute heure, en tous lieux
 Au veu de tout le monde.

ALCIDON.

Est-il possible ? ô Dieux

HESPERIE.

Et le nommant son cœur, & son cher Alexandre.
 Mais iugez quels secours elles peuuent attendre.
 C'est pour moy seulemēt que l'un fait tant de vers;
 Et l'autre pour moy seul a couru l'Vniuers,
 A vaincu cent guerriers sur la terre & sur l'onde

Pour me faire auoir la plus belle du monde.
 Voyez si j'ay sujet de répandre des pleurs,
 D'accuser ma beauté, source de nos malheurs,
 Qui cause en lieu de gloire une honte éternelle.
 Ah! mon pere pourquoy me fistes-vous si belle?

ALCIDON.

O sent-elles, bons Dieux! tesmoigner leur ardeur?
 A ce compte vos sœurs ont perdu la pudeur?
 Mais n'est-ce point aussi trop d'amour de vous-mesme
 Qui vous fait quelquefois veuer que l'on vous ayme
 Je n'entens point parler de tous ces amoureux.

HESPERIE.

Si j'auois moins d'amans, nous serions plus heureux.

ALCIDON.

Mais l'amour de vos sœurs est-ce chose certaine?

HESPERIE.

Vous le pourrez scauoir, voila le Capitaine.

ALCIDON.

Je veux l'entretenir, retirez-vous d'icy.
 J'auray sur ce sujet mon esprit éclaircy.

SCENE VII.

ARTABAZE, ALCIDON,

ARTABAZE.

BON homme, approchez-vous, venez me rendre hommage,

ALCIDON.

Valeureux fils de Mars, & sa viuante image,
 J'adore avec respect vostre illustre grandeur,
 Et de vos faitts guerriers j'admire la splendeur.

72 LES VISIONNAIRES,
ARTABAZE.

*Il me gagne le cœur, l'humilité me charme:
C'est ce qui m'adoncit, c'est ce qui me désarme,
Vous avez une fille?*

ALCIDON,

Ouy, Guerrier, i'en ay trois.

ARTABAZE.

*V'usse esté, s'il m'eust pleu, le gendre de cent Rois
Je veux vous combler d'heur, il m'en préd fantaisie
En deussent tous ces Roys creuer de jalousie,*

ALCIDON.

*De deux filles que i'ay, si l'on m'a bien instruit,
Vous en poursuiuez l'une, & l'autre vous poursuit.*

ARTABAZE.

Quoy? i'en poursuis quelqu'une? ah! quelle ré-

ALCIDON. *(uerie.*

N'estes-vous pas Amant de ma fille Hesperie?

ARTABAZE.

*Qu'elle est cette Hesperie? ô Dieux! cette beauté
Se mesle d'attenter à cette vanité?*

Vanité temeraire, & digne de supplice,

Qu'à peine souffrirois-je en une Imperatrice?

Moy que mille beautez pourchassent à l'envy,

Qui suis d'elles par tout à toute heure suiuy;

Qui n'ay qu'à regarder celle qui me peut plaire,

Pour dire, allez, c'est vous que ie veux satisfaire.

Entr'autres la constance, & l'ardente amitié

D'une qui me poursuit, vous feroit bien pitié,

Quz me nomme son tout, & son cher Alexandre.

ALCIDON.

C'est ma fille.

ARTABAZE.

*Il est vray, l'on vient de me l'apprendre.
Certes, elle ne cede à nulle de ces lieux,*

*Et peut bien meriter un regard de mes yeux :
 Mais iugez de combien elle s'estoit trompée
 Ayant sceu le pays conquis par mon espée ?
 Ayant oüy parler de mes faicts glorieux,
 Qui m'ont de l'Vniuers rendu victorieux .
 Son esprit se bornoit à ne pouuoir comprendre
 Sinon qu'elle voyoit un second Alexandre.
 Ce nom me faschoit fort comme indigne de moy.
 Car bië qu'il fust vaillät, bië qu'il fust un gräd Roy
 Peut estre au quart du monde il fit iadis la guerre,
 Et pour moy i'ay conquis tout le rond de la terre*

ALCIDON.

*Hé quoy ? ie n'ay point leu l'histoire de vos faicts :
 Où vend-on ce beau liure ?*

ARTABAZE.

Il ne parut iamais.

*L'autheur qui me suiuit en ce fameux voyage,
 Avec tous ses escrits perit par un naufrage.
 De vostre fille enfin i'ay détrompé l'esprit,
 Qu'on me nomme Artabaze, & qu'elle se méprit,
 Alors qu'elle pensa que i'estois Alexandre.
 I'ay bien eu quelque peine à luy faire comprendre
 Tant elle estoit broüillée en son entendement :
 Mais elle a faict alors un coup de iugement.
 Pour gagner mon amour par un beau stratagème
 Elle feint sur le champ vne colere extrême,
 Mesme elle ose bien passer iusqu'au mespris :
 Son dessein reüssit, soudain i'en suis épris :
 Mon cœur luy fait present de sa noble franchise,
 Car ie suy qui me suit, i'ayme qui me mesprise.
 Nul ne scauroit plus haut porter l'ambition
 Que d'oser reuenir sur ma presumption :
 C'est un traitt genereux, & d'un hardy courage,
 Aussi pour ce sujet ie l'ayme dauantage.*

*Je veux croire qu'un iour il naistra de nous deux
Un des plus grands guerriers & des plus hazardoux
Un qui se fera voir sur la terre sur l'onde
Mon digne successeur à l'Empire du monde.*

ALCIDON.

Vous estes Empereur?

ARTABAZE.

Je le suis en pouuoir.

ALCIDON.

Il faut donc deuant vous estre dans son deuoir.

ARTABAZE.

*Conurez-vous, ces respects ne sont que tyrannies,
Je ne m'amuse pas à ces ceremonies.*

ALCIDON.

*Vous deuriez donc auoir en cette qualité
Grand nombre de suiuanans.*

ARTABAZE.

Ce n'est que vanité

A garder mes Estats ma suite est occupée.

Je suis, il me suffit, suiuy de mon espée.

ALCIDON.

Vous me ferez faueur si vous me racontez

Où sont ceux maintenant que vous auez domptez?

Sont-ils morts ou captifs tous ces Rois & ces Princes

ARTABAZE.

Nö, ie leur ay fait grace, il söt dans leurs Prouinces;

Mais ils sont seulement déchus de leurs honneurs:

Car au lieu d'estre Rois, ce sont des Gouverneurs.

ALCIDON.

Quel temps auez-vous mis pour conquerir la terre?

ARTABAZE.

En un mois à peu prez i'acheuy cette guerre.

Je pris, s'il m'en souuiet, l'Europe en quatre iours

Et sans de ma victoire interrompre le cours,

ACTE QUATRIÈME. 75.

Je fis voile en Asie, & passant le Bosphore
En six iours ie domptay les peuples de l'Aurore,
Et deux iours ie reuins de ces lieux reculez,
Je passay la mer rouge & les sablons bruslez,
Puis en moins de huit mois ie pris toute l'Afrique.
De là passant les flots de la mer Atlantique
Je conquis les climats de nouueau découverts,
Et feus au bout d'un mois maistre de l'Vniuers.

ALCIDON.

O Dieux! que la valeur est chose merueilleuse?
Qu'elle vertu peut estre à ce poinct glorieuse?
Elle porte par tout l'espouuante & la mort:
Tout fléchit sous ses loix, tout cede a son effort:
Elle donne ou rait & les biens & la vie,
Et rend sous son pouuoir toute chose affermie.

ARTABAZE.

Il est vray, la valeur est la haute vertu
Par qui rien n'est si grand qu'il ne soit abbatu.

ALCIDON.

D'elle nous vient la paix, d'elle vient la richesse,
D'elle vient la grandeur, d'elle vient la noblesse:
C'est l'appuy du pays, le lustre des maisons,
Elle est utile en fin pour cent mille raisons.
Je tiens a grand honneur de vous auoir pour gendre
A peine à cette gloire eussé-je osé pretendre.

ARTABAZE.

Je vous veux rendre heureux.

ALCIDON.

O l'excez de bonté

Qui part de la grandeur de vostre Majesté?

ARTABAZE.

Vous scauez plaire aux Grands.

76 LES VISIONNAIRES,
ALCIDON.

*Vous voyez ma demeure,
Vous pourrez vous y rendre au plus tard dans une
Je m'en vay voir ma fille, afin de l'aduertir (heure
Que de ses beaux habits elle doit se vestir,*

ARTABAZE.

*Elle me plaist assez en l'habit ordinaire. (naire,
Mais i'ay peur qu'elle craigne une humeur sangui-
Un homme de carnage, & de meurtre, & d'horreur
Et dont les fiers regards donnent de la terreur.*

ALCIDON.

Adoucissez un peu cette mine hautaine.

ARTABAZE.

Bien donc, Adieu, bon homme.

ALCIDON.

Adieu grand Capitaine

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCIDON.

L A Richesse, l'Amour, le Sçauoir, la Vaillâce.
La Richesse, l'Amour, la Valeur, la Science.
Je croy que ce sont quatre, il ne m'en faut que trois
Il faut qu'encore un coup ie compte par mes doigts
L'Amitié, le Sçauoir, la Valeur la Richesse.
O bés Dieux! ce sôt quatre à qui i'ay faitt promesse:
I'ay seulement chez moy trois filles à pouruir.

Ces gendres, cependant vienront ici ce soir.
 Qui dois-je rebuter? qui dois-je satisfaire?
 A qui de tous ces quatre oseray-je déplaire;
 Ah! c'est vn ennemy que i'auray sur les bras.
 Quelle confusion? bons Dieux! quel embarras?
 Voyons qui ie pourrois rebuter de ces quatre,
 Choisissons l'ennemy le plus doux à combattre
 Celuy de qui paroist l'excessiue amitié,
 Acquist ma bienveillance en me faisant pitié:
 aussi c'est vn bonheur le plus rare du monde.
 Quand sur l'honesteté quelque amitié se fonde.
 Mais ie veux que mon cœur ait bien la dureté
 De voir ce pauvre Amant tristement rebuté:
 Le voila dans les pleurs, le voila dans les plaintes
 Tandis des médisans nous aurons mille atteintes:
 J'ay pitié, dira-ton, de ce pauvre affligé:
 Mais la fille auoit tort de l'auoir engagé:
 Sans des grandes faueurs il est hors d'apparence
 Qu'il ait pu conceuoir vne grande esperance.
 Je ne puis me résoudre à souffrir ces discours,
 Ny mesme à ruiner de si tendres amours:
 Pourrois-je rebuter celuy dont la doctrine
 Paroist comme vn rayon de sagesse diuine?
 J'ay tousiours reueré les gens de grand sçauoir:
 Et si ie le méprise, il s'en va s'émouuoir:
 Il s'en va contre moy composer des histoires,
 Et quelque gros recueil d'escrits diffamatoires:
 Le courroux d'un sçauant est des plus dangereux
 Je ne veux point tenter d'estre si malheureux.
 Aussi d'autre costé pourray-je avec rudesse
 Te chasser de chez moy, venerable Richesse?
 Nourrice des humains? cher & puissant secours;
 J'aurois bien merité le reste de mes iours
 De voir deuant mes pieds, pour eternal supplice

Dé la nécessité le triste precipice.

*Puis manquant de promesse à cet homme puissant,
Il peut par sa richesse opprimer l'innocent:*

Contre un riche ennemy l'on a peu de defence.

Il pourroit mediter quelque insigne vengeance ?

M'imputer quelque crime, aposter des tesmoins,

Me priver & des biens, & d'honneur pour le moins

Et n'estant pas de mort la Sentence suivie,

Payer des assassins pour me priver de vie.

Dieux ! ie n'ay pas encor si peu de iugement

Que manquer de respect pour un si riche Amant

Mais oserois je aussi mespriser la Vaillance.

Qui donne tout à l'humble, & punit qui l'offence ?

S'il scauait seulement que i'eusse osé douter

Pour l'accepter pour gendre, ou pour le rebuter;

Vn seul de ses regards, ainsi qu'un trait de foudre,

Seroit assez puissant pour me reduire en poudre.

Sans doute il pourroit bien, avec quelque raison,

Sur ce cruel mespris saccager ma maison.

A quoy suis-je reduit ? quel conseil dois-je prendre ?

Tout me plaist & me nuit : mais i'apperçoy Lysandre.

SCENE II.

ALCIDON, LYSANDRE.

ALCIDON.

DE vostre gayeté le sujet est il grand ?

LYSANDRE.

Ie viens d'accommoder un plaisant differend.

I'ay veu de toutes parts une troupe accourüe

Au bruit d'une querelle en la prochaine vuë,

C'estoit d'un grand Poëte avec un grand Guerrier :

Le Guerrier fuyoit l'autre en l'appellant Sorcier ;

Et le poëte apres, qui d'une voix hautaine
 Crioit que des Poltrons c'estoit le Capitaine.
 Venez, leur ay-ie dit, ie vous veux accorder.
 Puis j'ay dit au Guerrier, ie veux vous demander:
 Ceux qui sous vos drapeaux marchët däs les batailles
 Ce ne sont que poltrons, ce ne sont que canailles,
 Si d'eux avecques vous on fait comparaison,
 Vous estes des poltrons chef par cette raison:
 C'est ainsi qu'il l'entend. Bon, dit-il, de la sorte
 Vous, chery d'Apollö, c'est honneur qu'il vous porte
 En vous nommant Sorcier: par vos vers rauiffans
 Vous nous ensorcelez, vous enchantez nos sens,
 C'est ainsi qu'il entend que vous faites des charmes
 J'ay mis ainsi d'accord les Muses, & les Armes.

ALCIDON.

Puissiez vous aussi bien soulager mes ennuis,
 Et me débarasser de la peine où ie suis,

LYSANDRE.

Quel tourment avez vous?

ALCIDON.

Ab; vous allez l'entendre.

La peine où ie me trouue est d'auoir trop d'un

LYSADRE. (gendre.

Quoy vous en avez trop? où les avez-vous pris?

ALCIDON.

Ie n'en voulois que trois, mais ie me suis mespris.

Ma parole est à quatre à present engagée;

Et c'est là le tourmant de mon ame affligée?

Ils s'en vont tous icy paroistre en un moment.

LYSANDRE. |

Qui sont-ils?

ALCIDON.

Vous scauez ce miserable Amant,
 Et celuy qui possède vne grande Richesse, |

80 LES VISIONNAIRES,

*A qui i'ay fait tantost deuant vous ma promesse:
Quand i'ay trouué ce riche, vne heure auparauant
Ie m'estois engagé pour vn homme Sçauant;
Depuis, sur quelque bruit faisant ici la ronde
Ie n'ay pû refuser au plus Vaillant du monde:
Voila doncques les quatre à qui tous i'ay promis?
Et si ie manque aux vns, i'en fay des ennemis.
Chacun également me semble desirable?
Et nul dans le mepris ne sera supportable.*

LYSANDRE.

Hé quoy ! pour ce malheur se faut-il eslonner?

ALCIDON.

*Lysandre, quel conseil me pourriez vous donner?
Pour moy ie suis confus.*

LYSANDRE.

*Pauvre homme que vous estes;
On peut dans les accords trouuer mille défaites.
L'un d'eux peut estre exclus sans en estre irrité.*

ALCIDON.

*Pour moy ie n'entens point tant de subtilité.
Vous estes mon conseil, vous estes mon refuge,
Ie mets tout en vos mains, & vous en fay le Iuge.*

LYSANDRE.

*Puisque vous le voulez, laissez-les done venir.
Tandis voyons Melisse, il faut l'entretenir*

ALCIDON.

*Dieux ! que vous me rendez un charitable office!
Ie m'en vay l'appeller, venez ici, Melisse.*

LYSANDRE.

Il faut auparauant sçauoir sa volonté.

ALCIDON.

Elle suit mon vouloir, ie n'en ay point douté.

SCENE III.

SCENE III.

LYSANDRE, MELISSE, ALCIDON,

LYSANDRE.

MELISSE, sçavez-vous pourquoy l'on
vous appelle?

MELISSE.

Je ne sçay.

LYSANDRE.

Pour vous dire une bonne nouvelle,

Alcidon vous marie.

MELISSE.

Helas ! que dites-vous ?

Je veux plustost la mort.

LYSANDRE.

Moderez ce courroux.

MELISSE.

Je souffrirois qu'en moy quelqu'un osast pretendre,

Après ce que j'ay leu du vaillant Alexandre ?

Mon cœur qui dès long-temps adore sa grandeur,

Pourroit se voir épris d'une plus vile ardeur ?

Mille coups perceroient ce cœur traistive & volage,

S'il auoit entrepris d'effacer son image.

ALCIDON.

Helas ! ma fille est folle.

MELISSE.

Ah ! ie ne la suis point.

Qu'on me donne un mary valeureux à ce point :

Un qui devant trente ans ayt gagné cent batailles,

Qui seul se soit lancé au plus haut des murailles

LES VISIONNAIRES,

Dans un bourg assiégé parmy tant d'ennemis:
Et qui dessous ses loix ait cent peuples soumis.

ALCIDON.

Oüy, j'ay trouué ton homme.

MELISSE.

En est-il sur la terre?

ALCIDON.

J'ay celuy qu'il te faut, un grand hõme de guerre.
Un plus grand qu'Alexandre, un qui dedäs un mois
A fait à l'Vniuers reconnoistre ses loix.

LYSANDRE.

Quel est ce grãd guerrier? c'ët pour luy faire accroire

ALCIDON.

Non, luy-mesme tantost m'a conté son histoire.

LYSANDRE.

Vous estes fol vous-mesmes, à Dieux! le croyez vous?

MELISSE.

N'est-ce point Artabaze.

ALCIDON.

Oüy.

MELISSE.

Ce maistre des foux?

Pourroit-on rencontrey un plus lasché courage?

Mais, mon pere, que sert de parler dauantage?

Rien ne me peut resoudre au lien conjugal

Si ce n'est Alexandre, ou du moins son égal.

ALCIDON.

O Dieux:

LYSANDRE.

Que voulez-vous, c'est là sa resuerie!

Mais sans perdre le temps, appelez Hesperie:

Elle sera plus sage.

ALCIDON.

Helas! quelles douleurs!

L'entre par sa folie en de nouveaux malheurs.

SCENE IV.

LYSANDRE, HESPERIE, ALCIDON,
MELISSE.

LYSANDRE.

HE' bien, belle Hesperie, Alcidon ce bon pere
Vous marie aujourd'huy : c'est de vous quil
Vu cœur obeïssant, vous aurez à choisir. (espere.

HESPERIE.

Helas ! ie le sçay bien, c'est tout mon desplaisir.
De vray ie puis choisir entre prez de cent millas
Mais funeste richesse i abondance inutile !
Si i'en vay choisir un, quel barbare dessein ?
Ie mets à tout le reste un poignard dans le sein.

ALCIDON.

Vous croyez un peu trop que chacun vous adore.

HESPERIE.

Ab ! quel auuglement ? en doutez vous encore ?
Voulez-vous publier que ie vay faire un choix,
Pour voir cobien d'Amans viuent dessous mes loix ?
Ab ! mon pere, l'espreuue en seroit trop cruelle.
Voudriez-vous à ce poinct me rendre criminelle ?
Soudain que l'õ verroit le doux choix de mes yeux,
Ce glorieux Amant ce fauory des cieux,
Les autres hors d'espoir, tristes & miserables
Feroient tout retentir de cris épouuantables,
Les vns se noyeroient au plus prochaines eaux ?
D'autres iroient chercher le secours des cordeaux ?
Les vns se lanceroient du hâut des precipices :
Ie verrois deuant moy les sanglants, sacrifices

84 LES VISIONNAIRES, 7

*Des autres dont la main finiroit le malheur;
Et le reste mourroit de sa propre douleur,
Mon ame seroit bien en cruauté seconde,
D'exterminer pour un, tout le reste du monde.*

ALCIDON.

Bons Dieux ! quelle folie ?

HESPERIE.

*Ah ! pour l'heur d'un Amant,
Voudriez-vous que le reste, entrast au monument ?
Non, ie n'en feray rien, ie n'ay pas ce courage:
Je me veux pour iamais priver du mariage.*

ALCIDON.

Est-ce ainsi que l'on suit mon vouloir absolu ?

LYSANDRE.

*Vous voyez, Alcidon, ce qu'elle a resolu.
Nous ne luy serons pas changer de fantaisie.*

ALCIDON.

*Ma douleur qui s'accroist, vend mon ame saisie.
Dieux ! que pourray-je dire à tous ces Amoureux ?*

HESPERIE.

Que plustost que mourir ils vivent malheureux.

ALCIDON.

*Toujours dans son erreur cette folle s'engage.
Mais voicy Sestiane, elle sera plus sage.*



SCENE V.

SCENE V.

LYSANDRE, SESTIANE, ALCIDON,
HESPERIE, MELISSE.

LYSANDRE.

Venez, belle parente, on vous veut marier.
SESTIANE.

Pour moy n'è parlôs point: mais ie viens vous prier
Si l'une de mes sœurs aujourd'huy se marie,
Au moins apres souper ayons la Comedie.
Sans en auoir le soin, laissez-la moy choisir,
I'en sçay vne nouvelle où vous prendrez plaisir.

LYSANDRE.

Pour moy ie preuoy bien, si l'on n'y remedie
Que ces nopces pourront finir en Comedie.

ALCIDON.

Mais ie veux dès ce soir vous marier aussi.

SESTIANE.

Il ne faut point pour moy vous mettre en ce soucy.
Ie ne veux de ma vie entrer en mariage,
Ne pouuant pas porter les soucis d'un ménage.
Puis ie rencontrerois quelque bizarre humeur,
Qui dedans la maison feroit vne rumeur
Quand ie voudrois aller a quelque Comedie:
Pour moy qui ne veux pas que l'on me contredie,
Quand il le defendroit, ie dirois, ie le veux?
Et s'il donnoit un coup, i'en pourrois rendre deux
Si l'on doit se trouuer en quelques assemblées,
Aussi-tost des maris les testes sont troublées.
Ils pensent que c'est-là que se void le galant;
Que se donne l'œillade & le poulet coulant?
Les pieces que l'on iouë en ces nuits bien heureuses
Ne parlant que d'amour leur semblèt dangereuses.

Pensez vous, disent ils, qu'on vous veuille souffrir
 A dormir tout le iour, & la nuit à courir
 Mais leur p'us grand depit est facile à connoistre
 C'est que dedans ces lieux ils n'oseroient parestre:
 Car on dit aussi-tost, Voyez vous le jaloux?
 Il suit par tout sa femme? & comme à des hiboux
 Qui des gentils oisèaux sont la haine & la crainte
 Chacun veut de son bec leur donner une atteinte.
 Je ne veux point, mon pere, espouser un censeur.
 Puisque vous me souffrez recevoir la douceur
 Des plaisirs innocens, que le theatre apporte,
 Prendrois-je le hazard de viure d'autre sorte?
 Puis on a des enfans qui vous sont sur les bras:
 Les mener au Theatre, ô Dieux, quel embarras?
 Tantost couche, ou grossesse, ou quelque maladie
 Pour iamais vous font dire, Adieu la Comedie:
 Je ne suis pas si fatte; aussi ie vous promets
 Pour toutes ces raisons d'estre fille à iamais.

LISANDRE.

A voir comme elle parle, un homme bien habile
 Auroit peine à la vaincre.

ALCIDON.

O mon choix inutile

De ces rares partis qu'il faut congédier,
 Si pas une à present ne se veut marier.
 N'agueres ie croyois n'auoir trop que d'un gendre
 Mais, bons Dieux! maintenant i'en ay quatre à
 reuendre.

Mes filles, est ce-là le respect qui m'est deu?

LYSANDRE.

Je voy desia venir un gendre pretendu.
 Prenez garde, Alcidon, c'est l'Amant ce me semble.

ALCIDON.

Que luy pourray-je dire? ah! tout le corps me trèble.

SCENE VI.

FILIDAN, LYSANDRE,

ALCIDON, HESPERIE,

MELISSE, SESTIANE,

FILIDAN.

ENFIN c'est à ce coup, mes yeux seront ravis.

LISANDRE.

Laquelle aymez-vous donc ?

FILIDAN.

*Jamais ie ne la vis.**Ie ne scay quelle elle est ?*

LYSANDRE.

*O Dieux ! est-il possible ?**Est-ce là cette amour qui vous rend si sensible ?*

FILIDAN.

*Mais faites-moy donc voir cette rare beauté,**De qui le seul recit m'a l'esprit enchanté :**Vous me l'aves promis, ce desir me deuore.**Faites la moy donc voir, la beauté que j'adore.**M'auex-vous pas remis à la fin de ce ieur ?*

ALCIDON.

De mes filles voyez laquelle a vostre amour.

FILIDAN.

Non, ie ne voy point là cet objet adorable.

HESPERIE.

Il n'ose me nommer, ô respect admirable !

SCENE VII

FILIDAN, AMIDOR,

ALCIDON, LYSANDRE,

MELISSE, HESPERIE, SESTIANE.

FILIDAN.

CEST se moquer de moy: faites moy voir cét or
Cét azur, ce corail, cet aimable thresor.

ALCIDON.

*Il parle d'un objet qu'il adore en idée,
Et sur mon seul discours cette amour est fondée,
C'est un fantasque objet que ma Muse a produit:
En vain ce pauvre Amant le cherche & le poursuit*

FILIDAN.

*Il ne m'importe donc, mon ame en est ravie.
Et te veng, belle Idée, aimer toute ma vie.*

ALCIDON.

O Dieux! qu'elle folie?

LYSANDRE.

*Il est fort satisfait.**Courage, c'en est, un, dont vous voila défait.*

ALCIDON.

Mais c'est-là ce sçavant.

LYSANDRE.

Hé quoy, c'est mon Poëte;

Pour luy ie vay bien-tost trouuer une défaite.
Et vous, grand Appollon, que cherchez vous icy?

AMIDOR.

Je viens rendre Alcidon, vostre esprit éclaircy.
Tantost estant troublé d'une surprise grande,
D'une de ces beautex i'ay tenté la demande,
Nesachant que vous dire en cet estonnement.
Puis, un faiseur de vers feint tousiours d'estre
amant.

Mais, pour dire le vray, nulle amoureuse flame
Depuis que ie suis né n'est entrée en mon ame.
D'Helicon seulement j'ayme le noble val,
Et l'eau fille du pied de l'emplumé cheual:
J'ayme les bois, les prez, & les grottes obscures:
J'ayme la Poésie, & ses doctes figures.
Dans mon commencement, en l'Auril de mes
iours,

La riche Metaphore occupa mes amours,
Puis j'aimay l'anthithese au sortir de l'Escole:
Maintenant ie me meurs pour la haute Hyper-
bole:

C'e le grand ornement des magnifiques vers:
C'est elle qui sans peine embrasse l'Vniuers?
Au Ciel en un moment on la void eslancée;
C'est elle qui remplit la bouche & la pensée.
O ma chere Hyperbole, Hyperbole mon cœur,
C'est toy qui d'Atropos me rendras le vainqueur.

SCENE VIII.

SCENE VIII.

LYSANDRE, ALCIDON,
PHALANTE, FILIDAN, AMIDOR,
MELISSE, HESPERIE, SESTIANE.

LYSANDRE

Vous voir bien satisfait c'est ce qui nous con-
Mais en voicy qu'elqu'autre. (tente

ALCIDON.

*Ab ! bons Dieux, c'est Phalante,
Celuy dont la richesse est sans comparaison.
Sur tout ie suis épris de sa belle maison.
Melisse à son bonheur auroit l'esprit contraire
Ne trouuant point en luy dequoy se satisfaire.*

LYSANDRE.

*Au récit de ses biens ie m'en vay l'engager,
Et l'humeur de Melisse en pourroit bien changer.
Pour passer avec vous l'accord du mariage,
Il faut voir vostre pere avant que l'on s'engage.*

PHALANTE.

Il est mort, & ma mere.

LYSANDRE.

*O Dieux ! quelle douceur,
Desia de tous ces biens vous estes possesseurs*

PHALANTE.

Non, de biës i'en ay peu, mes oncles m'entretiennent

LYSANDRE.

Ceux à qui tous ces biës maintenant appartiennent

ACTE CINQVIÈSME. 91

N'ont point d'ocques d'enfans? & vous en heritez?

PHALANTE.

D'enfans? ils en ont tous en quelques quantitez;
Mais il sont tous mal sains, les vn sont pulmoniques,

Les autres catherreux, les autres hydropiques;
Ils on la mine au moins de tomber en ces maux:
Puis à quoy sont subiets les mortels animaux?
Il ne faut qu'un malheur, vne peste, vne guerre,
Pour mettre en vn moment tous ces parès par terre
Alors me voila riche; & ne sçauex vous pas
Qu'on void en peu de iours tant de testes à bas?

LYSANDRE.

Ce sont-là vos thresors; c'est là cette abondance?

ALCIDON.

La mort de vos parens est donc vostre esperance?

PHALANTE.

Cela peut arriuer de moment en moment.

LYSANDRE.

Et ie n'estois promis vn si beau logement
Dedans cette maison où ie pensois m'esbatre,
Mais donc qui la possede?

PHALANTE.

Elle appartient à quatre.

LYSANDRE.

N'ont-ils point de liznée.

PHALANTE.

Ils ont tous des enfans.

LYSANDRE.

Adieu, belle maison, & beaux arcs triomphaux,
Adieu courts, anticours, Adieu belle auenuë,
Vous, fontaines, Adieu, qui touchiez à la nuë,
Adieu lambris dorez, Adieu meubles diuers,
Logemens des Estez, logemens des Hyuers,

92 LES VISIONNAIRES;

Adieu cet ordre égal de colonnes Doriques,
 Adieu ce riche amas de figures antiques,
 Adieu larges canaux, beaux jardins ravissans,
 Adieu ce riche parc qui nous charmoit les sens,
 Adieu belle Niobe, Adieu voutes liquides,
 Adieu beaux orengers, Adieu les Danaïdes:
 Beau lieu de qui l'esperoir nous avoit resjouys,
 Vos miracles soudain se sont esvanouys.

ALCIDON.

Nous vous remercions, ô Riche imaginaire;
 De l'honneur excessif qu'il vous plaisoit nous faire,

PHALANTE.

Avec mes biens d'esperoir ie me ry des malheurs.

LYSANDRE.

Vous en pouvez iouir sans craindre les voleurs.

ALCIDON.

Mais ie crains celuy-cy.

LYSANDRE.

Quoy? c'est mon Capitaine.
 Je cognois sa valeur, n'en soyez pas en peyne.

SCENE DERNIERE.

ALTABAZE, LYSANDRE,

ALCIDON, FILIDAN, AMIDOR,

PHALANTE, MELISSE.

HESPERIE, SESTIANE

ARTABAZE.

HE bien, mes bös amis, vous estes assemblez,
 C'est pour me recevoir: Je croy que vous trem-
 blez:

ACTE CINQVIESME. 93

*peine souffrez-vous mes regards effroyables :
Je veux pour vous parler les rendre supportables :
Car ie ne pourrois pas sans cét aiustement,
Avec nul des mortels conuerser vn moment.*

LYSANDRE.

Cette faueur est grande.

ARTABAZE.

Elle n'est pas commune.

*Souffrez donc, mes amis, un reuers de fortune :
Vous allez trebucher du faiste du bonheur.
Je vous ay fait, bon-homme, esperer vn honneur,
Honneur que Iupiter ose à peine pretendre,
De me loger chez-vous, & de m'auoir pour gendre.
Je viens vous aduertir que c'est mon passe temps
De rendre quelquefois des peres bien contens,
Leur faisant conceuoir cette haute esperance.
Mais i'ay pitié de vous, & de vostre innocence.
Sans vous faire lâguir dans l'esperoir d'estre heureux
De vos filles iamais ie ne fus amoureux,
Bon homme suportez cette douleur extresme ;
Car ie suis seulement amoureux de moy-mesme.*

LYSANDRE.

*Tant s'en faut, grand Guerrier, si vous estes content
Je n'en voy point icy qui ne le soit autant.
Doncques peu d'entre vous veulent du mariage :
Vous n'estes pas si fous, car fol est qui s'engage,
Voila donc, Alcidon, vostre esprit deschargé,
Puis qu'au lieu de se plaindre on vous donne congé
Vostre cœur est-il gay, mes parentes iolies ?
Enfans iouysez tous de vos douces folies ;
Ne changez point d'humeur : plus heureux mille
fois*

*Que les sages du temps, les Princes ny les Rois.
Que l'une ayme toujours son vaillant Alexandre*

ACTE CINQUIESME. 94

*Que l'autre tous les cœurs puisse à iamais prétendre:
 L'esprit de celle-cy peut braver le malheur,
 Aimant la Comedie avec tant de chaleur:
 Que l'un de son Idée en fasse son idole:
 L'autre toute sa vie adore l'Hyperbole:
 L'un attende toujours la mort de ses parents,
 Et l'autre plus heureux que tous les Conquerans,
 Demeure satisfait de sa valeur extrême.
 Et soit insqu'au trespas amoureux de luy-mesme.*

F I N.



LE
RICHE

ME CONTINENT

LE NOBLE

IMAGINAIRE

COMEDIE

Par M. de La Fontaine
del Maître de Bourgogne



A PARIS

chez M. de La Fontaine, au Palais National
dans la Bibliothèque des Sciences, des Arts, et des Beaux Arts

MDCCCLXXV

